

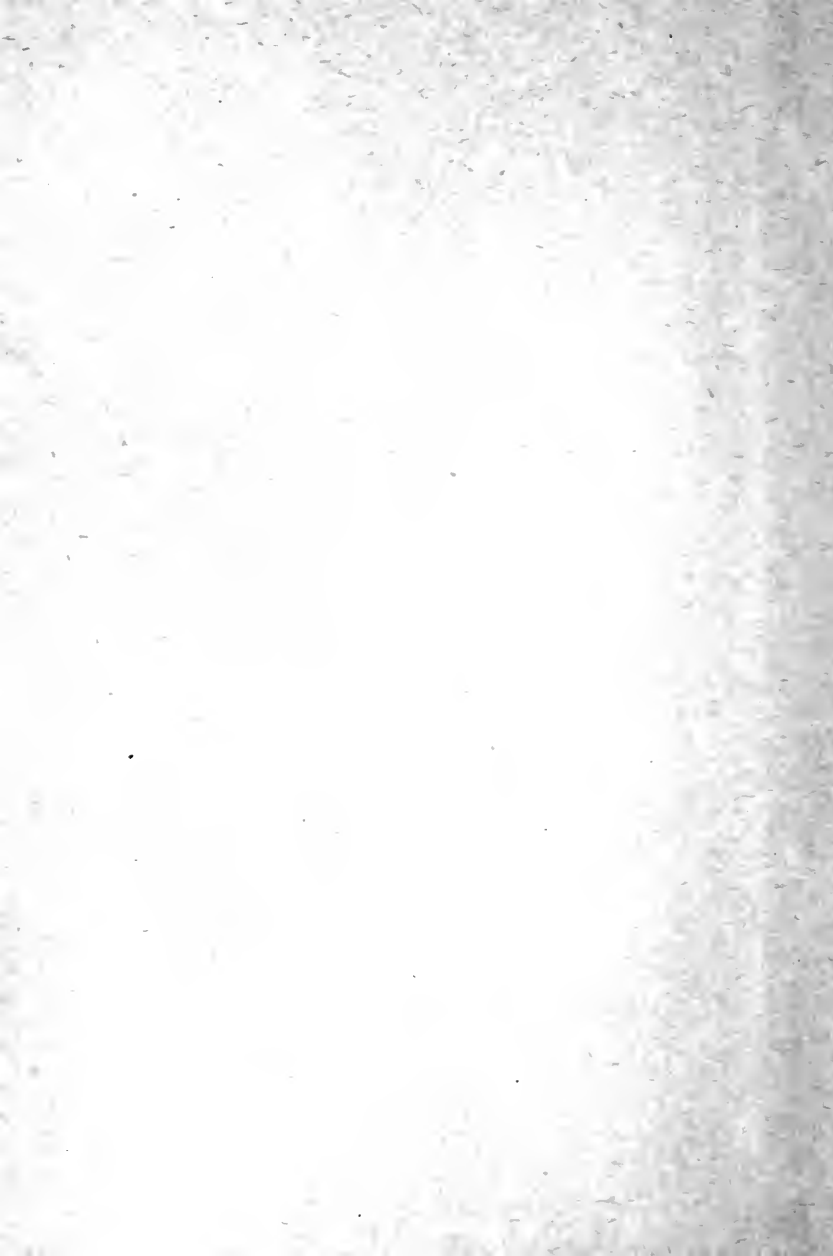
U d'of OTTAWA



39003002295722



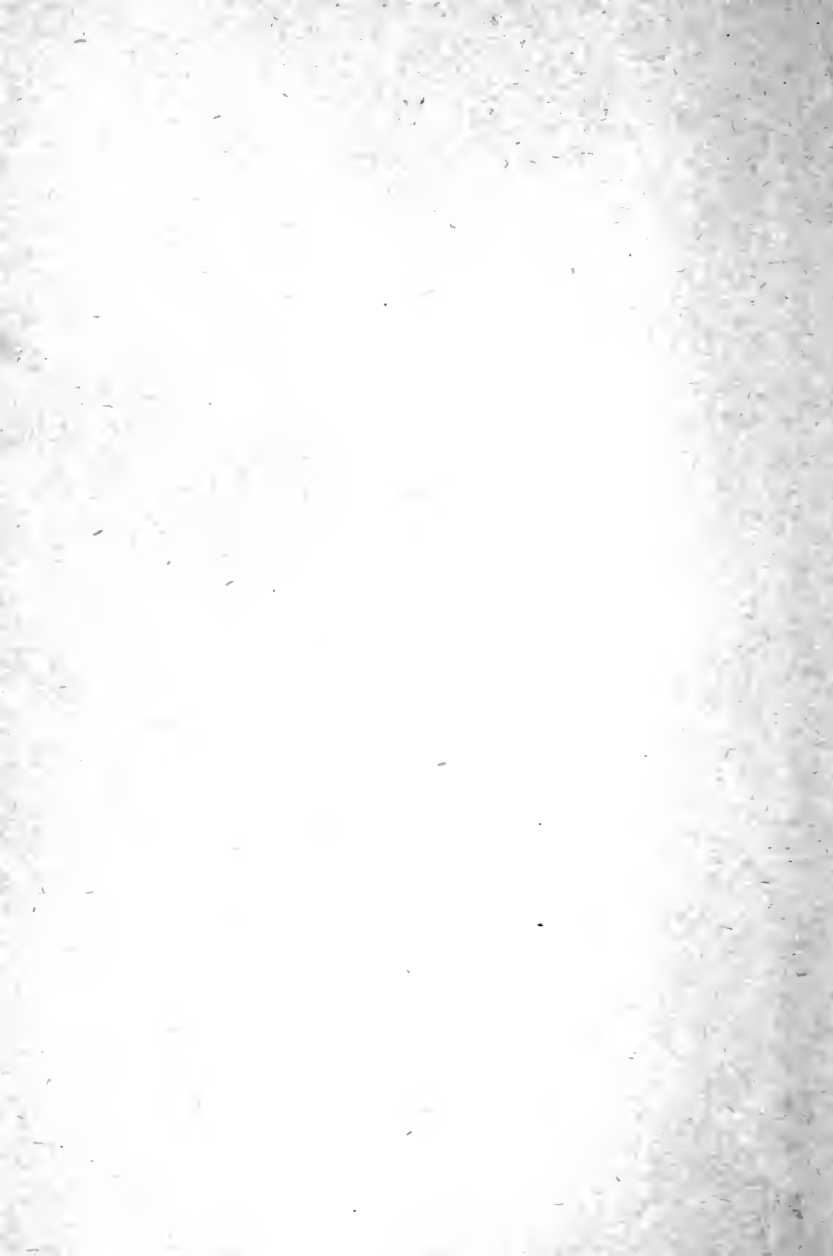
Agileman CE





Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa

K. 24





LE LIVRE  
des Ballades

*soixante ballades choisies*



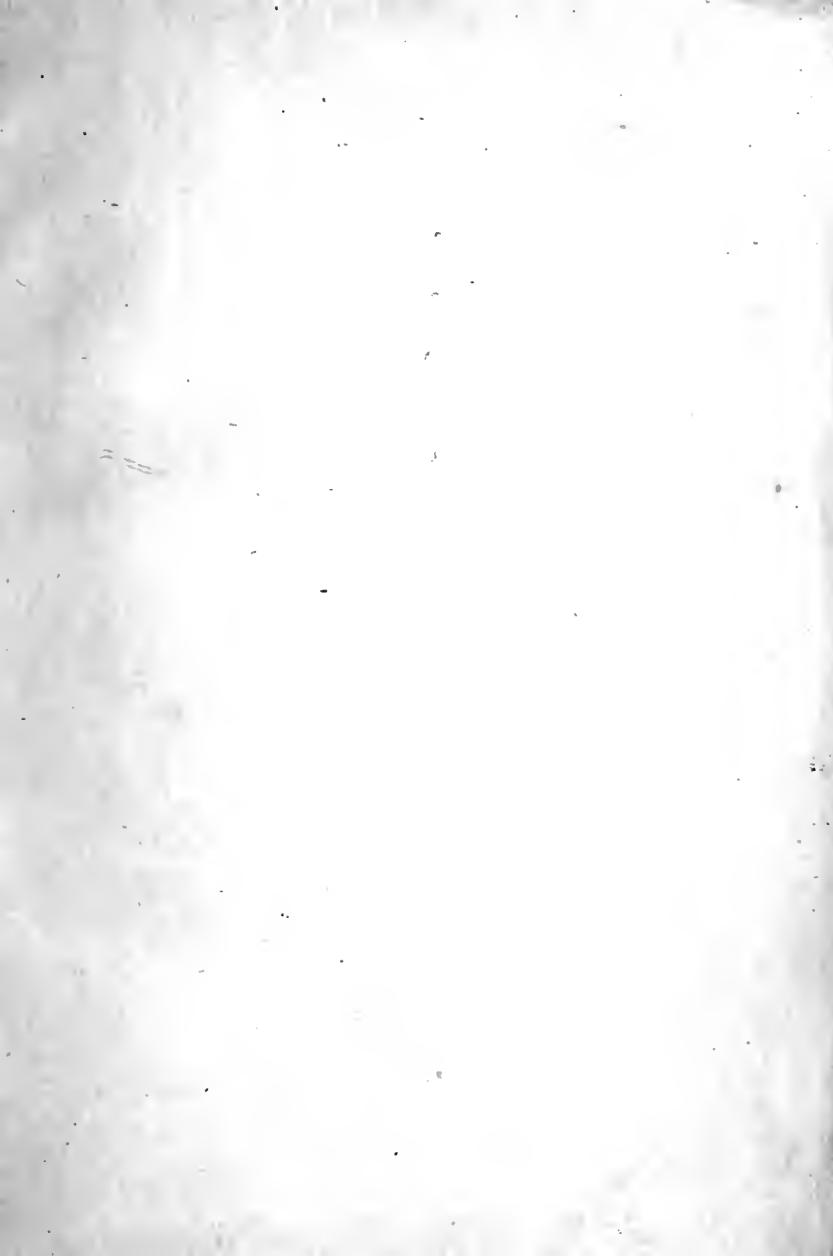
PARIS

Alphonse Lemerre, Éditeur

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXVI











LE  
LIVRE DES BALLADES

Il a été tiré de ce livre :

50 exemplaires sur papier de Chine  
& 50 — sur papier Whatman.

Tous ces exemplaires sont numérotés & paraphés  
par l'éditeur.



LE LIVRE  
des Ballades

*soixante ballades choisies*

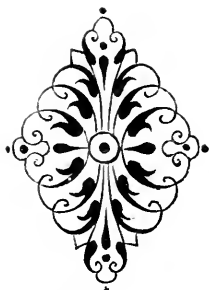


PARIS  
Alphonse Lemerre, Editeur

31, PASSAGE CHOISEUL, 31

—  
M DCCC LXXVI





PQ

1191

.B3L5

1876

## AVERTISSEMENT

---



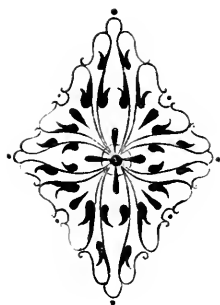
*Q*n nous a su gré de donner le livre des Sonnets. Voici le livre des Ballades. C'est un recueil de ballades françaises. Ces poèmes n'ont, on le fait, rien de commun avec les ballades importées d'Allemagne par les romantiques de 1830. La ballade de Villon & de Marot est une fleur du pays de France ; la forme en est régulière & le parfum discret. C'est en l'honneur de ce vieux rythme que nous avons composé le présent livre

*L'éditeur de la Pléiade Française n'a joint épousé la colère de Joachim du Bellay contre les ballades & les chants royaux; il fait le prix de ces vieux poèmes restaurés de nos jours par Théodore de Banville.*

ALPHONSE LEMERRE.



HISTOIRE  
DE LA BALLADE



## HISTOIRE DE LA BALLADE

---



Il en est des genres littéraires comme des livres : ils ont leurs destinées.

Les uns s'épanouissent & se perpétuent sur le sol où ils sont nés.

D'autres, importés de l'étranger, s'implantent & prospèrent, deviennent nationaux & populaires.

Il en est d'autres encore qui n'ont qu'une façon d'un demi-siècle ou d'un quart de siècle, & qui meurent avec la génération qui les a pris en faveur

D'autres enfin ont, comme dit le Maître, leurs « pertes du Rhône », apparaissent & disparaissent selon des lois myllérieuses & fatales que la critique historique a mission de découvrir & d'expliquer.

En France, où la mobilité du caractère national soumet toutes choses à l'alternative, où le goût est infini dans ses variations & dans ses *modes*, ces vicissitudes sont plus fréquentes que partout ailleurs. Dans les arts une loi générale préside à ces évolutions, loi de compensation & d'équilibre entre les deux sources principales du génie français, l'imagination & la raison, ou, pour nous conformer au langage de la polémique actuelle, le *bon sens* & le sens artiste.

Toute l'histoire de notre littérature notamment roule entre ces deux termes : revanches perpétuelles de l'esprit de raisonnement sur le génie poétique, & de celui-ci sur celui-là.

Les époques artistiques s'inquiètent de la langue & des formes, remontent l'instrument poétique, renouvellent le matériel des moyens d'expression.

Les époques de raisonnement démontrent, enseignent, discutent, propagent, grandes aussi dans leur inquiétude du vrai, dans leur amour expansif de l'humanité & du bien.



Lorsque, au commencement de ce siècle, on sentit la nécessité de rendre à la langue poétique l'énergie & l'éclat qu'elle avait perdus pendant cent cinquante ans de discussions & de luttes, on se retourna naturellement vers les époques de poésie florissante. On alla rechercher la tradition de l'art oubliée près des derniers lyriques, ceux de la Renaissance & du règne de Louis XIII. Le besoin de regagner de la souplesse & de la précision fit reprendre en goût les vieux rythmes, exercices de la rime & de la mesure. Le Sonnet, le Rondeau abandonnés après Voiture & La Fontaine reparurent; le Triolet même retrouva des dévots. La Ballade seule fut négligée, ou plutôt fut omise, non par dédain, j'aime à le croire, mais par mégarde, ou du moins, par malentendu. On passa près d'elle sans la reconnaître.

Délaissée dès le xvii<sup>e</sup> siècle, au temps de Molière, alors que le Rondeau & le Sonnet florissaient encore, la Ballade n'était pas seulement oubliée; elle était méconnue. Elle n'avait eu ni un Benferade, ni un Voiture pour illustrer son déclin. Une étrangère avait pris sa place, & l'avait si bien remplacée, qu'on ne la connaissait plus.

Clairs de lune, châteaux en ruine hérissant

les monts, lacs mystérieux hantés par les Elfes, chevaliers-fantômes surgissant visière baissée dans l'oratoire des châtelaines, coursiers infernaux emportant au galop les amants parjures, amoureuses Ondines tapies dans les roseaux, spectres, apparitions, vampires, échos fallacieux, couvents profanés, chasseurs aventureux trouvés morts un matin dans la clairière, Dieu fait de quelle faveur vous avez joui de 1820 à 1835 ! Dieu fait le compte des têtes que vous avez tournées, des cœurs que vous avez fait battre, & aussi avec quelle ardeur tu as été courtisée & poursuivie de roc en roc, le long de ton vieux fleuve, toi, Lorelei ! fée capricieuse & fugitive des bords du Rhin, Muse de la BALLADE ALLEMANDE ! Tout fut Ballade alors : la jeune fille filant son rouet, le vieux seigneur pleurant son fils mort à la bataille, le châtiment des soldats blasphémateurs emportés par le diable, le voyageur égaré par le feu follet pendant la nuit, le fabbat des moines sacrilèges dans le cloître abandonné ! Tout s'en mêla, le piano comme la lyre, & le pinceau, & le crayon Pas de tableau sans tour féodale & sans fantôme, pas de chant qui n'eût pour accompagner le *trap-trap* infernal, ou le tintement de la cloche maudite, ou le vol tourbillonnant des

esprits. Et ni le poëte, ni le musicien, ni le peintre ne se doutaient qu'ils intronisaient un bâtard, & que ce genre nouveau, que cette importation étrangère qu'ils fêtaient avec enthousiasme n'était au fond que la *Romance*.

Remarquons en passant que ces prétendues Ballades allemandes s'appellent proprement des *Lieds* (Lieder), mot qui se traduirait exactement en français par celui de *Lai*, d'où l'on a tiré Virelai, & qui caractérisa pendant le moyen âge un genre de poésie particulier, analogue au conte ou au fabliau : *Lai de la Dame de Faël*, *Lai du Rossignol*, *Lai d'Aristote*, &c. (Voir notamment les poésies de Marie de France éditées par De Roquefort, Paris, 1832.)

Les Allemands, plus fidèles que nous à l'étymologie, ont donné le nom de Lieder à des chansons historiques ou légendaires, complaintes quelquefois, en stances & sans refrain, où l'on retrouve le ton & le genre des anciens *Lais* français du XIII<sup>e</sup> siècle.

Les Ballades de Goëthe sont des Lieder ; celles de Bürger s'appellent simplement Poésies (*gedichte*) ; celles de Schiller sont ou des Lieder, ou des Chants (*gesänge*). Si les uns & les autres ont quelquefois donné pour sous-titre à leurs poèmes le mot *Ballade*, c'est un effet

de la même confusion qui a fait attribuer vulgairement ce nom à de certaines cantilènes ou complaintes populaires, par exemple à la complainte du *Juif-Errant*; & c'est une fantaisie qui n'engage à rien en français.

Et voilà comment une bouffée d'air allemand poussée par les vents du Rhin est venue chez nous obscurcir une question d'étymologie & a effacé du répertoire poétique un des plus anciens genres nationaux.

Le vieux genre français protestait cependant, publiquement & en pleine lumière de lustre, chaque fois qu'au Théâtre-Français on jouait les *Femmes savantes*, & que Vadius, sollicité par Philaminte de manifester son génie, touffait en déroulant son cahier : — *Hum ! c'est une Ballade; & je veux que tout net vous m'en...* Pourquoi une Ballade ? L'auteur le savait ; le public ne le savait plus. Ce n'est pas sans raison que Molière, voulant présenter son Vadius comme le type accompli du pédant, en fait un rimeur de Ballades, de préférence à tout autre poème. Le Sonnet était encore trop goûté, malgré les Cotins & les Orontes, le Rondeau trop bien en cour avec Benferade, Voiture & Sarrazin. La Ballade seule était un genre assez archaïque, assez *passé de mode & suranné*, comme dit

Triffotin, pour agréer à un amateur de vieilleries, à un cuistre en *us*, bardé de grec & de latin. Ménage, l'original présumé du personnage de Vadius, Ménage qui, en horreur du langage vulgaire, célébrait ses amours en italien & en grec, se ferait peut-être permis le français dans la Ballade ; il ferait même surprenant qu'il ne l'eût pas fait.

Si Vadius n'eût pas été si rudement interloqué par son introducteur, ce n'est pas une romance qu'il eût récitée, ni une complainte, ni quoi que ce soit en stances d'un nombre indéterminé, de coupe & de mesure arbitraires. Il eût défilé de sa voix chevrotante trois strophes d'égale longueur & de même mesure, correctement composées sur les mêmes rimes, & les eût couronnées, en guise de bouquet, d'une demi-strophe adressée sous titre d'Envoi à Philaminte ou à Bélise, où il eût accumulé, marié & fondu toutes les grâces de son éloquence & toutes les finesse de son esprit. Surtout il eût fait briller son adresse en ramenant heureusement à la fin de chaque strophe & de l'Envoi un même vers, refrain de ses doléances ou de son espoir. Il se fût bien gardé, en outre, d'entrelacer capricieusement les rimes masculines & les féminines, sachant que leur ordre est déterminé par des

principes rigoureux desquels dépend la perfection de la Ballade. Voilà ce qu'aurait fait Vadius, en poëte exact & instruit des bonnes traditions; & ainsi il eût rectifié d'avance la définition du dictionnaire de l'Académie qui, au mot *Ballade*, n'indique ni le nombre des strophes, ni leur mesure, & qui ne parle pas de l'Envoi.

Il va sans dire que cette Ballade supposée n'eût eu d'autre ridicule que celui de son auteur, de même que le Sonnet du carrosse ne fait rire qu'aux dépens de Trissotin.

La Ballade est donc un genre spécial, ayant sa forme propre, ses lois fixes & inviolables. C'est de plus un genre national, né du sol, non moins que le Rondeau *né gaulois*, ni que le Sonnet, invention des vieux trouvères, rapporté, & non apporté, de Florence par Du Bellay. Peut-être même est-elle l'aînée de l'un & de l'autre?

Le premier traité de poétique imprimé en français, celui de Henri de Croï, publié par Antoine Vérard, en 1493 <sup>1</sup>, en donne les règles

1. L'ART ET SCIENCE DE RHÉTORIQUE *pour faire Rimes & Ballades*. Paris, imp. par Anthoine Vérard, in-4<sup>o</sup> gothique. Réimpr. par Crapelet en 1832.

précises qui n'ont pas varié depuis. Ces règles sont les mêmes que nous avons rappelées tout à l'heure, pour les faire appliquer au pédant Vadius. Pourtant le précepteur du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle est autrement explicite & autrement minutieux que nous ne l'avons été. Il reconnaît d'abord trois espèces ou trois variétés de Ballades, *Ballade commune*, *Ballade balladante* et *Ballade fratrisée*. De ces trois variétés la Ballade commune est le type. C'est par celle-là qu'il commence, & c'est sous ce nom qu'il développe les règles compliquées qu'une monographie ne saurait se dispenser de citer, au moins en résumé :

« Ballade commune doit avoir refrain & trois couplets & Envoi de Prince, duquel refrain se tire toute la substance de la Ballade... Et doit chacun couplet par rigueur d'examen avoir autant de lignes que le refrain contient de syllabes. Si le refrain a huit syllabes, la Ballade doit être formée de vers huitains. Si le refrain a neuf syllabes, les couplets seront de neuf lignes, &c. » Ce n'est pas tout : de même que l'étendue du refrain gouverne l'étendue de la strophe, de même le plus ou moins de longueur de la strophe régit & modifie la correspondance & l'entrelacement des rimes : dans la strophe de huit vers les rimes sont simplement

croisées; dans celle de neuf vers, & au delà, les quatre premiers vers seulement sont en rimes croisées; le reste, suivant le précepte de Henri de Croï, doit se régler ainsi qu'il suit : « Les cinquième, sixième & huitième vers sont de pareilles terminaisons, différentes aux premières, & le septième & le neuvième pareils & distingués à tous autres. » Dans la strophe de dix vers « le cinquième rimera avec le quatrième; les sixième, septième & neuvième sont de pareille terminaison; le huitième & le dixième égaux en consonnance ». Enfin, « si le refrain a *six* syllabes, les couplets seront de *onze* lignes, les quatre premières se croisant, la cinquième & la sixième pareilles en rimes; les septième, huitième & dixième égales en consonnance, les neuvième & onzième de pareille termination. — Et est aussi à noter que tout envoi a son refrain pareil comme les autres couplets; mais il ne contient que cinq lignes au plus, & prend ses terminaisons selon les dernières lignes desdits couplets. » J'ometts, pour ne pas compliquer davantage cet écheveau de menus préceptes, les indications relatives aux Ballades balladantes, fratrisées & redoublées, qui toutes dérivent de la Ballade commune. Les curieux les pourront aller chercher dans le livre d'Henri de Croï, heureuse-



ment réimprimé, comme je l'ai dit en note, au commencement de ce siècle. On peut néanmoins juger de l'importance de la Ballade au xv<sup>e</sup> siècle par l'étendue qui lui est accordée dans un traité de poétique où le Rondeau n'est encore que le Rondeau simple, le *Rondel* de Charles d'Orléans, & où le Sonnet n'est même pas nommé.

Le Sonnet, en effet, n'a eu tout son lustre qu'au siècle suivant ; & ce n'est guère qu'à la fin du xv<sup>e</sup> siècle que le Rondeau a reçu sa forme définitive. La Ballade les a précédés l'un & l'autre de deux cents ans dans la gloire. Le xiv<sup>e</sup> siècle fut sa période d'éclat & d'honneur. Elle est alors le genre préféré & adopté, le genre des genres. le patron classique & populaire de l'inspiration poétique. On faisait des rimes sous le titre de *Livre des cent ballades*, signées de noms divers & quelquefois illustres. L'un de ces recueils, signalé par M. Paulin Paris <sup>1</sup>, porte les noms de Jean de Werchin, sénéchal de Hainaut, Philippe d'Artois, Jean Boucicaut, duc d'Orléans, duc de Berry, La Trémouille, Bucy, le bâtard de Coucy, &c. Au moment où Antoine Vérard imprimait l'*Art & Science de rhétorique*, la Ballade avait déjà ses illustrateurs, Jean de

1. *Manuscrits de la bibliothèque du roi*, t. VI.

Lescurel, Guillaume de Machault, Jean Froissart, l'historien, Eustache Deschamps, Christine de Pisan, Alain Chartier, Charles d'Orléans, Villon, Henri Baude, Guillaume Crétin, Roger de Collerye, auxquels devaient se joindre, au siècle suivant, Clément Marot, & plus tard Voiture, Sarrazin & La Fontaine.

Henri de Croÿ, il est vrai, ne dit rien de l'origine de la Ballade, & n'en nomme point l'inventeur. Mais en ces temps anciens, on le fait, il n'y a point d'inventeurs; le poëte & l'artiste s'appelaient multitude. Poëmes & cathédrales étaient l'œuvre de tous & du temps.

L'opinion commune des érudits <sup>1</sup> est que ces anciens rythmes français, Sonnet, Rondeau, Ballade, &c., ont été mesurés, calqués sur des airs notés, airs à chanter ou à danser. Sonnets, rondes, ballets ont effectivement le même sens, de chant ou de danse. Il y a eu là quelque chose d'analogue au système poétique des Grecs & des Arabes, dont les rythmes poétiques se

1. En particulier celle de M. Anatole de Montaignon, un des jeunes savants qui ont pénétré le plus profondément dans l'étude de notre ancienne poésie française, et dont les conseils nous ont été précieux dans le cours de ce petit travail.

ramènent tous à un certain nombre de types & de patrons, de « timbres », comme auraient dit les anciens vaudevillistes du Caveau.

C'est au reste le sentiment exprimé par Etienne Pasquier, dans ses *Recherches*, à propos du Sonnet, mot que les Italiens, dit-il, *ont repris de notre ancien efloc* : — « Ode grec & Sonnet italien ne signifient autre chose que chançon. »

Il n'est pas jusqu'à « mot » lui-même qui n'ait eu temporairement, il est vrai, le même sens, au témoignage d'Huet, évêque d'Avranches, dans ses *Differtations* : — « *Mot & son*, dit-il, signifiaient autrefois la parole & le chant dont était composée la chançon ; *mot* a depuis passé au chant, témoin *motet*... »

On fait par trop d'exemples que les anciens rythmes, devenus plus tard purement littéraires, se chantaient primitivement. Gérard de Nerval a déjà relevé le passage du *Roman comique* où une servante d'auberge chante en lavant sa vaisselle une Ode du « vieux Ronfard ». Colletet, dans son *Art poétique*, cite un Sonnet d'Olivier de Magny dont « toute la cour du roy Henry second fist tant d'estime, que tous les musiciens de son temps, jusqu'à Rolland de Laffus, travaillèrent à le mettre en musique, & le chantèrent

mille fois avec un grand applaudissement du roy & des princes. »

Saint-Amand, dans le petit traité historique qui précède les *Nobles Triolets*, opine que ce nom leur a été donné autant parce qu'ils se chantaient à trois (en trio), selon la vieille mode du théâtre, qu'à cause du vers qui s'y répète trois fois.

Y eût-il de l'équivoque sur ce point au sujet du Triolet, ou du Sonnet même, il ne saurait y en avoir pour la Ballade dont le nom dénonce trop clairement l'origine : ballets, danfes.

C'est donc sur un air noté, connu, populaire, sur un air à danfer qu'aura été réglé cet entrelacement de rimes que Boileau déclare capricieuses, lui qui pourtant trouvait de la naïveté dans la complication du Rondeau.

C'est sans doute aussi un air noté qui aura servi de modèle au *Chant-Royal*, contemporain de la Ballade, & qui peut-être lui a fourni l'Envoi qu'elle n'a pas à l'origine.

Lequel est l'aîné, du Chant-Royal ou de la Ballade? On serait tenté de croire que c'est le premier, si l'on ne considérait que l'Envoi. L'Envoi, — *l'Envoi de Prince*, comme dit de Croï, — ce gentil appendice, cette adresse respectueuse & gracieuse, semble bien en effet

appartenir en propre au Chant-Royal. C'était un hommage, un renvoi au poëte couronné du précédent concours, qui prenait le titre de Roi & donnait la matière, le sujet du concours suivant, & non, comme on pourrait le croire d'abord, une dédicace au prince régnant, au souverain du pays.

Pourtant cette formule courtoise & galante ne pouvait-elle exister d'ailleurs ? Je crois qu'on en pourrait trouver des exemples dans les chansons du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle. Il est notamment une chanson du roi Thibaut commençant ainsi :

*Chanter m'es tuet, que ne m'en puis tenir,*

chançon en strophes de huit vers, sans refrain, & qui se termine par une demi-strophe, dont voici le premier vers :

*Dame, mercy, qui toz les biens avès.*

N'est-ce pas là une forme d'envoi ?

Henry de Croï parle du Chant-Royal, mais brièvement & comme pour mémoire, après s'être longuement étendu & complu dans son analyse de la Ballade : — « Champt Royal, dit-il, se recorde aux Puyz où se donnent cou-

ronnes & chapaulx à ceulx qui mieulx le sçavent le faire ; & se faict à refrain, *comme Ballades* ; mais y a cinq couplets & envoy. »

« Comme Ballades », notez cela : c'est peut-être là la marque de postériorité. Mais ne semble-t-il pas que, dans cette brève mention, Croï parle un peu ironiquement de la royauté des Puys, des couronnes & des chapeaux qu'elle confère ?

Le Chant-Royal pourrait donc n'être que la Ballade développée, & l'envoi de la pièce de concours ne ferait qu'une application académique d'un usage déjà admis en poésie.

Estienne Pasquier, qui ne se prononce pas sur la question de priorité, dit seulement que le Chant-Royal convient mieux aux sujets graves & pompeux, & que la Ballade a « plus de liberté ».

Eh ! sans doute, la Ballade est libre. Elle n'est assujettie à aucun ton, ni à aucune inspiration spéciale, ni à la majesté, ni à la pompe, ni à la tristesse, ni à la gaieté. Elle n'est point condamnée, comme la plaintive Elégie, à s'habiller de deuil & à aller pleurer, les cheveux épars, dans les cimetières. Rien ne l'oblige à se parer de fleurs des champs, comme l'Idylle, ni à secouer les grelots, comme la Chançon. Son caractère

est dans le rythme, & nullement dans le sentiment, ni dans le sujet. Aussi n'est-il point de ton qu'elle n'ait pris, de sentiment ou d'idée qu'elle s'interdise : tour à tour pompeuse avec Marot, guerrière avec Eustache Morel, amoureuse & mélancolique avec Charles d'Orléans, mignarde avec Froissart, ironique & badine avec Voiture & Sarrazin. Villon l'a faite à son gré, cynique dans sa peinture du logis de la Grosse Margot, pieuse & séraphique dans ce cantique à la Vierge, écrit pour sa mère, que Théophile Gautier compare aux peintures primitives des vitraux & des missels, à un lis immaculé s'élançant du cœur d'un bourbier.

Mais cette distinction d'Estienne Pasquier ne tranche-t-elle pas les deux rôles ? D'un côté le genre académique, solennel, formaliste ; de l'autre un produit spontané, œuvre de tous, invention populaire ou nationale, un rythme simple & obéissant, se prêtant à tout, parlant de tout sans préjugé & sans restriction, & devenant à un moment donné la forme préférée, courante, adoptée partout, en haut & en bas, à la cour comme à la halle. Et, je le demande, lequel des deux fera le type ? Lequel aura hérité de l'autre, ou se fera modelé sur lui ? A la question ainsi posée il y a, ce me semble, une réponse

facile : les académies adoptent, elles réglementent, elles consacrent, elles couronnent, mais elles n'inventent pas. L'invention naît de la multitude & de la liberté ; elle n'est jamais sortie d'un concours. Et c'est pourquoi, pour donner la priorité à la Ballade sur le Chant-Royal, & pour reconnaître en elle la création primitive, le genre-mère, le type, il me suffit de ces couronnes & de ces « *chapaulx* » dont Henry de Croÿ parle, à ce qu'il me semble, un peu du bout des lèvres.

J'ai dit que le xiv<sup>e</sup> siècle avait été pour la Ballade ce que le xvi<sup>e</sup> siècle fut pour le Sonnet, l'heure de l'apothéose & de la popularité.

Le xiv<sup>e</sup> siècle est une de ces époques artistes dont nous parlions en commençant, où le génie poétique progresse & se dégage en s'appuyant sur des règles précises. La Poésie cesse alors d'être impersonnelle : les noms abondent. On voit des genres se créer, accusant la variété des talents & la diversité de l'esprit national. En un mot, la Poésie se fait art : elle renonce à servir de forme vulgarisante, de truchement, à l'histoire, à la théologie, aux sciences naturelles ; elle vit par elle-même. C'est alors que, suivant l'expression d'un historien, *fleuriſſent* ces rythmes gracieux & bientôt po-



pulaires, le Virelai, le Rondeau, la Ballade.

Ils pouffent en effet comme fleurs après que s'est éteint le grand vent des épopées guerrières, des chansons de gestes aux longues *laisses*.

M. Victor Leclerc a signalé cette évolution de la Poésie française, en parlant d'un des derniers auteurs de chroniques rimées, de Creton, qui, en 1399, racontant en vers les luttes des maisons d'York & de Lancastre, s'arrête tout à coup, saisi d'un scrupule d'historien véridique, & continue en prose le récit commencé, de peur d'altérer dans une traduction poétique le langage de ses héros :

*On vous veul dire, sans plus ryme quérir,  
Du roi la prinse; et, pour mieux accomplir  
Les paroles qu'ils dirent au venir*

*Tous deux ensemble,*

*(Car retenus les ay bien, ce me semble)*

*Sy les diray en prose; car il semble  
Aucune fois qu'on adjoute ou assemble*

*Trop de langage*

*A sa matière de quoi on fait ouvrage.*

*Or veuille Dieu, qui nous fait à s'ymage,*

*Pugnir tous ceux qui fierent tel ouvrage!*

« C'était faire preuve de bon sens, ajoute M. Victor Leclerc ; le règne de la prose était venu pour l'histoire. » Et aussi, ajouterons-

nous, l'ère de l'émancipation pour la poésie.

Qui le croirait ? Le xvi<sup>e</sup> siècle, ce siècle artiste par excellence & le grand siècle de la poésie lyrique en France, méconnut la Ballade, ou plutôt la sacrifia. Ce fut la première *perte du Rhône*.

Les poètes d'alors, enthousiastes de l'antiquité retrouvée, modelèrent leurs œuvres sur les mètres d'Horace, d'Anacréon & de Sappho. Ce fut le triomphe de l'Ode & de l'Odelette, de l'Élégie, de l'Épître & même du Poème épique.

Les vieux genres français furent repoussés comme gothiques ; le Sonnet seul trouva grâce, à titre d'importation étrangère & par la protection de Du Bellay.

Vauquelin de la Fresnaye sonne le glas dans son *Art poétique* :

*De ces vieux Chants royaux décharge le fardeau ;  
Ote-moi la Ballade, ôte-moi le Rondeau !  
Que ta Muse jamais ne soit embesognée  
Qu'aux vers dont la façon à toi s'est enseignée...*

Qu'entendait-il cependant par cet enseignement spontané ?

C'est, à la violence près, l'arrêt plus tard édicté par Despréaux dans son code. Ce fut l'építaphe après la sonnerie funèbre.

Dans l'intervalle, cependant, la Ballade avait rejailli avec éclat, à l'hôtel de Rambouillet, cette académie de grâce, d'esprit & de fin langage. Les Ballades de Voiture sont nombreuses & connues. Celles de Sarrazin, plus rares, la *Ballade sur la mort de Voiture*, celle du *Pays de Caux*, celle de l'*Enlèvement en amour*, sont de purs modèles du genre en même temps que des chefs-d'œuvre d'élégance & de badinage délicat.

La Fontaine enfin, le dernier des poètes artistes au xvii<sup>e</sup> siècle, protestait en faveur de ces genres rebutés ; &, pour mieux faire comprendre l'art de ses fables, il prouvait sa souplesse & son agilité rythmique en triomphant dans la Ballade, dans le Chant-Royal & le Rondeau.

Après lui, c'en est fait. C'en est fait de nos gracieuses escrimes : l'art est tout au théâtre. La poésie tombe au didactique, à la thèse philosophique & religieuse, aux petits vers en prose galante & spirituelle de Voltaire & de son école. Elle retourna, par une inconséquence, par une aberration inconcevable de l'esprit, confondant les temps & les fonctions, oubliant que l'imprimerie, en mettant à la disposition de tous un moyen direct de commu-

niquer les pensées & les travaux, a émancipé tous les arts ; elle retourna à l'enseignement des sciences naturelles & physiques ; on « chanta » les *Trois Règles*, l'*Inoculation*, le Jardinage, le *Système* de Kopernick ; on mit en vers des traités de tactique & d'arboriculture !

Oh ! comme après tout un siècle de ces non-sens, de ces erreurs pédantesques, de ces paradoxes, de ces fadeurs, on dut saluer avec enthousiasme le premier coup de clairon sonné par l'art reffuscité ! Avec quelle joie dut-on fêter les premiers chants qui annoncèrent que la Poésie rentrait dans son vrai domaine, & ouvrait la voie libre & lumineuse de la tradition & des maîtres ! On avait tant besoin, après ces déclamations, ces démonstrations, ces pamphlets rimés, ces leçons en vers, après ces faux délires, ces exclamations banales, ces invocations à froid, ces

... *Descriptions sans vie & sans chaleur,*

tout ce fatras d'un art qui se trompe & fait fausse route, on avait tant besoin de se reprendre à une inspiration désintéressée & sincère !

Ce fut une Renaissance encore, où l'âme poétique de la France se reconnut, s'écoula & vibra spontanément de sentiments intimes & humains. Elle parla ; mais le langage de la poésie, faussé, corrompu & comme hydropisé par l'abus du lieu commun & des analogies, résistait à l'expansion de ces mouvements libres. Il fallut remettre sur le chevalet cette langue appauvrie, nouée, ankylosée. Pour lui rendre sa souplesse & sa vigueur, on la remit au régime du gymnase & de l'orthopédie. On la jeta dans tous les moules, depuis la spirale des *Djinns* jusqu'à la strophe en triolet de *La Captive*. On multiplia les rimes dans *Le Pas d'armes du roi Jean*. Le passé vers lequel on se tourna par sympathie de foi & d'études livra ses exemples & ses secrets. On reprit à Remy Belleau le rythme charmant de son *Avril*. Un nouveau Du Bellay rapporta, non plus d'Italie, mais d'Angleterre, le Sonnet recueilli par Woodsworth & de Kirke White.

La Ballade fut négligée, méconnue. Pourquoi ? j'en ai donné des raisons que l'on jugera.

Pourtant il était juste que ce gentil poème, si français dans sa grâce malicieuse, que cette fleur de nos anciens *jardins de rhétorique & de plaisance* eût à son tour sa restauration.

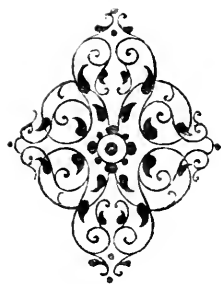
Honneur au poëte qui nous la rend & qui,  
sur cet air danfé par nos aïeux, fait chanter sans  
contrainte la Muse des temps nouveaux !

CHARLES ASSELINEAU.

Septembre 1869.



LE  
*LIVRE DES BALLADES*





### Ballade amoureuse

*Ne quier veoir Medée ne Jason,  
Ne trop avant lire ens ou mapemonde,  
Ne la musique Orpheüs ne le son,  
Ne Hercülès, qui cercha tout le monde,  
Ne Lucreſſe, qui tant fu bonne & monde,  
Ne Penelope auſſi, car, par ſaint Jame,  
Je voi aſſés, puisque je voi ma dame.*

*Ne quier veoir Vregile ne Caton,  
Ne par quel art orent ſi grant faconde,  
Ne Leandar, qui tout ſans naviron  
Nooit en mer, qui rade eſt & parfonde,  
Tout pour l'amour de ſa dame la blonde,  
Ne nuls rubis, ſaphir, perle ne jame :  
Je voi aſſés, puisque je voi ma dame.*

*Ne quier veoir le cheval Pegafon,  
Qui plus tost court en l'air ne vole aronde,  
Ne l'image que fist Pygmalion,  
Qui n'ot pareil premiere ne seconde,  
Ne Oleüs, qui en mer boute l'onde;  
S'on voet sçavoir pour quoi? Pour ce, par m'ame :  
Je voi assés, puisque je voi ma dame.*

Jehan Froissart.

---

### Ballade amoureuse

*On me dist, dont j'ai grant merveille,  
Que de dormir est temps perdu;  
Tant qu'à moi, je m'en esmerveille,  
Car le dormir me vault trop plus  
Que le villier. C'est mes argus,  
Dormir est grant aise de corps,  
A desplaisance ne vit nuls;  
Je n'ai nul bien, se je ne dors.*

*Car en dormant je me conseille,  
Ce m'est vis, au dieu Morpheüs,  
Qui mes besongnes, qu'on toueille,  
Remet affés bellement sus,  
Car avoir me fait ris & jus  
De ma dame & pluifours depors,  
Dont en veillant sui moult enfus;  
Je n'ai nul bien, se je ne dors.*

*Encor li boute il en l'oreille  
Qu'à mercet soie receüs,  
Et celle qui est non pareille  
De donner dangiers & refus,  
Les met à sa proye jus,  
Et me dist : « M'amours je t'acors. »  
Ensi en dormant voi vertus,  
Je n'ai nul bien, se je ne dors.*

Jehan Froissart.

---

### Ballade amoureuse

*Je puis moult bien ma dame comparer  
A la fille dou noble roy Priant ;  
Plusors en ot, mais ceste voeil nommer :  
Polixena la belle & la riant,*

*En qui de tous biens ot tant  
Que de bonté & de bauté fu plainne.  
Tout ensi est ma dame souverainne,  
Car les grans biens que je perçoi en li  
M'ont pluisours fois en pensant resjoï.*

*Jonete estoit Polixena, c'est cler,  
Quant Acillès l'ama en regardant ;  
Ensi amours m'ont pris par regarder  
De ma dame son gracieux semblant,  
Simple, jone & attraint.*

*Or sçai affés que j'en auray grant painne,  
Mès j'ai espoir qu'elle en sera certaine  
En aucun temps, & cil souvenir ci  
M'ont pluisfours fois en pensant resjoï.*

*Chiere dame, veilliés considerer  
Que vostre sui & serai mon vivant.  
Or ai volu vostre corps figurer  
A la fille dou noble roy Priant;  
C'est tout en vous honnourant,  
Mès à la fin que me soyés humaine,  
Polixena vostre nom me ramainne  
Dedans le vostre en .V. lettres & qui  
M'ont pluisfours fois en pensant resjoï.*

Jehan Froissart.

---

## Ballade

*De grant honneur amoureux enrichir  
Ne peut, s'il n'a loiauté en s'aye;  
Et pour ce fay deçens mon cuer florir  
Loial amour d'umilité garnie,  
Dont doucement, sans fausseté, servie  
Sera la fleur nonpareille d'onneur,  
De grant beauté, de bonté, de valeur,  
Qui de mon cuer souveraine maïstreffe  
Est & sera. J'aray Dame & Seigneur.  
En ciel un Dieu, en terre une Déesse.*

*A ce me veul tout mon vivant tenir,  
Sans raffambler la fausse compagnie .  
De ceux qui vont prier et requérir  
Dames plusieurs, & sont partout amie,  
A leur pouvoir, pour leur grant tricherie,  
Cit sont vilain, envieux & menteur,*

*Oultrecuidez, félon, fol & vanteur,  
Tout leur désir à faux penser s'adresse,  
Tel gent reny : sy pren pour le meilleur  
En ciel un Dieu, en terre une Déesse.*

*Car tel tricheur font l'onneur amenrir  
De mainte dame, en qui n'a villenie,  
Tant par jengler com par leur foy mentir.  
L'un jure Dieu, l'autre sainte Marie,  
En promettant loiauté qu'ils n'ont mie,  
De faux semblant font leur droit gouverneur,  
Li maloftru, li meschant, li bourdeur ;  
Tous font parjur. Pour ce leur say promesse  
Que j'aime mieux à servir, par douceur,  
En ciel un Dieu, en terre une Déesse.*

ENVOY.

*Prince, je tien que qui veult acquerir  
De vraye Amour les biens & la hauteffe,  
Tant seulement doie en son cuer choisir  
En ciel un Dieu, en terre une Déesse.*

Guy de la Trémouille.



## Ballade amoureuse

*Gente de corps, face adroit coulourée  
Humble regart, front hault & bien affis,  
Entrueil plaisant, bouche bien ordonnée,  
Petit menton, lefres & nez traitis,  
Vos joettes sont deux fosses toudis  
En soubzriant, ô belle plus que belle!  
Vous regarder est un droit paradis :  
De jour en jour vo beaulté renouvelle.*

*Car vostre chief a toute gent agréé,  
Blont com fin or, vairs œulx, & les sourcils  
Avez petiz; la denteure ferrée,  
Mannette blanche come fleur de lis,  
Et au seurplus est vos corps assenis  
De tous les biens qui sont en flour nouvelle,  
De plus en plus, dame, ce n'est advis :  
De jour en jour vo beaulté renouvelle.*

*Or estes-vous donc de bonne heure née  
Quant grace avez, la louenge & le pris  
D'umilité, de nobles meurs parée,  
De beau maintien, de manière & de vis;  
Mais sur toutes portez bien vos habis,  
Plus que nulle dame ne damoiselle  
Qui soit vivant en terre n'en pays :  
De jour en jour vo beauté renouvelle.*

Eustache Deschamps.

---

## Ballade

*Apprenez-moy comment j'auray estat  
Soudainement, dame, je vous en prie,  
Et en quel lieu je trouveray bon plat  
Pour gourmander & mener glote vie. —  
Je le l'octroy : Traïson & envie  
Te fault sçavoir, ceuls te mettront avant ;  
Mentir, flater, parler de lécherie :  
Va à la court, & en use souvent.*

*Pigne toi bel, ton chaperon abat,  
Soies vestus de robe très jolie,  
Fourre-toy bien quoy qu'il soit de l'achat,  
Tien-toy brodé d'or & de pierrerie ;  
Ment largement afin que chascuns rie,  
Promet assez, & tien po de convent.  
Fay tous ces poins ; ne te chaille qu'on die :  
Va à la court, & en use souvent.*

*A maint l'ay veu faire qui s'i embat,  
Soi accointer de l'eschançonnerie,  
Jouer aux dez tant qu'il gaingne ou soit mat,  
Qu'il jure fort, qu'il maugrie ou regnie ;  
Et lors sera de l'adroite mesguie.  
Fay donc ainsis, met toy tousjours devant ;  
Pour avoir nom tous ces vices n'oublie :  
Va à la court, & en use souvent.*

ENVOY.

*Princes, bien doy remercier folie,  
Qui m'a aprins ce beau gouvernement,  
Et qui m'a dit : A ces poins assudie  
Va à la court, & en use souvent.*

Eustache Deschamps.

### Ballade

*Or, n'est-il fleur, odour ne violette,  
Arbre, esglantier, tant ait douçour en lus,  
Beauté, bonté, ne chose tant parfaite,  
Homme, femme, tant soit blanc ne poli,  
Crespé ne blont, fort appert ne joli,  
Saige ne foul que Nature ait formé,  
Qui à son temps ne soit vieil & usé,  
Et que la mort à sa fin ne le chace,  
Et, se viel est, qu'il ne soit diffamé :  
Vielleſce est fin, & jeuneeſce est en grace.*

*La fleur en may & son odeur delecte  
Aux odorans, non pas joür & demi ;*

*En un moment vient li vens qui la guette ;  
Cheoir la fait ou la coupe par mi :  
Arbres & gens passent leur temps ains ;  
Riens estable n'a Nature ordonné ;  
Tout doit mourir ce qui a esté né.  
Un poure accès de fièvre l'omme efface,  
Ou aage viel, qui est déterminé :  
Vieillesce est fin, & jeunescce est en grace.*

*Pour quoy fait donc dame, ne pucellette,  
Si grant dangier de s'amour à ami,  
Qui séchera, soubz le pié com l'erbette ?  
C'est grant folour ; que n'avons nous mercy  
L'un de l'autre ? Quant tout sera pourry,  
Ceulx qui n'aïment, & ceulx qui ont amé,  
Ly refusant seront chétif clamé,  
Et li donnant aront vermeille face,  
Et si seront au monde renommé :  
Vieillesce est fin, & jeunescce est en grace.*

ENVOY.

*Prince, chascun doit en son josne aé  
Prandre le temps qui lui est destiné ;*

*En l'aage viel tout le contraire face  
Ainsis ara les deux temps en ehierté.  
Ne face nul de s'amour grant fierté:  
Vieillesce est fin, & jeunesses est en grace.*

Eustache Deschamps.

---

Ballade sur la mort  
de sire Bertran Duguesclin

*Esloc d'Oneur, & arbres de vaillance,  
Cuer de lyon esprins de hardement,  
La flour des preux & la gloire de France,  
Victorieux & hardi combatant,  
Saige en voz fais, & bien entreprenant,  
Souverain home de guerre,  
Vainqueur de gens & conquerreur de terre,  
Le plus vaillant qui oncques fust en vie,  
Chascun bour vous doit noir vestir & querre :  
Plourez, plourcz, flour de chevalerie !*

*O Bretingne, ploure ton esperance !  
Normandie, fay son entierement,  
Guyenne aussi, & Auvergne, or l'avence,  
Et Languedoc, quier lui son monument ;*



*Picardie, Champagne & Occident,  
Doivent pour plourer acquerre  
Tragediens, Arethusa requerre  
Qui en eaue fut par plour convertie,  
Afin qu'à tour de sa mort les euers serre :  
Plourez, plourez, flour de chevalerie.*

*Hé ! gens d'armes, aiez en remembrance  
Vostre pere ; vous estiez si enfant.  
Le bon Bertran, qui tant ot de puissance  
Qui vous amoit si amoureuxment,  
Guefelin crioit. Priez dévotement  
Qu'il puiſt paradis conquerre.  
Qui dueil n'en fait, & qui n'en prie, il erre,  
Car du monde est la lumiere faillie ;  
De toute honneur estoit la droide serre :  
Plourez, plourez, flour de chevalerie !*

Eustache Deschamps.

---

## Ballade

*Maintes gentes me prie que je face  
Aucun beaux dis & que je leur envoie,  
Et de di?ier dient que j'ay la grace,  
Mais fauve soit leur paix. Je ne sçauroye :  
Ne puis à beaux dis donner sens ne joye.  
Puis que prié m'en ont de leur bonté,  
Peine y mettray, quoique ignorante foye,  
Pour accomplir leur bonne volonté.*

*Mais je n'ay pas sentiment ne espace,  
De faux dis, ne de soulas, ne de joye,  
Car ma douleur qui toutes autres passe,  
Mon sentiment joyeux tout le desfoye :  
Mais du grand dueil qui me tiens morne & coye,  
Puis bien parler a?es & apiter  
Bien diray plus volentiers, plus seroye  
Pour accomplir leur bonne volonté.*

*Et qui vouldra sçavoir pourquoy efface  
Ducil, tout mon bien, de legier le diroye,  
Ce fust la mort qui fery sans menace  
Celluy de qui trestout mon bien avoye,  
Laquelle mort m'a mis, & met en voye  
De defespoir. Ne puis je n'oz santé.  
De ce feray mes dis, puis qu'on m'en proye,  
Pour accomplir leur bonne voulenté.*

ENVOY.

*Princes, prenez en gré se ne faillloye,  
Car le diâler je n'ay mie hanté,  
Mais maint m'en ont prié & je l'octroye  
Pour accomplir leur bonne voulenté.*

Christine de Pisan.

---

## Ballade

Mon doux ami, n'ayez melancolie  
Se j'ai en moi si joyeuse maniere  
Et se je fais en tous lieux chiere lie,  
Et de parler à maint suis coutumiere ;  
Ne croyez pas pour ce, que plus legiere  
Soye envers vous. Car c'est pour decevoir  
Les médifans qui veulent tout sçavoir.

Car se je suis gaye, cointe & jolye,  
C'est tout pour vous qu' aime d'amour entiere,  
Se ne prenez nulz soin qui contralie  
Votre bon cuer. Car pour nulle priere,  
Je n'ameray autre qui m'en requerre.  
Mais on doit moult douter, à dire voir,  
Les médifans qui veulent tout sçavoir.

*Sachiez devoir qu'amours si fort me lie,  
Que votre amour que n'ay chose tant chiere ,  
Mais ce feroit à moi trop grand folie  
De ne faire, fors à vous bonne chiere ;  
Ce n'est pas droit, ne chose qui affiere,  
Devant les gens pour faire appercevoir  
Les médifans qui veulent tout sçavoir.*

Christine de Pisan.

---

## Ballade

*Tant avez fait par votre grant doulçour,  
Très doulz amy, que vous m'avez conquise ;  
Plus n'y convient complainte, ne clamour ;  
Jà n'y aura par moy defense mise.  
Amours le veult par sa doulce maistrise,  
Et moy aussi le vueil ; car, se m'aït Dieux,  
Au fort c'estoit foleur, quand je m'avise  
De refuser ami si gracieux.*

*Et j'ay espoir qu'il a tant de valour  
En vous, que bien fera m'amour assise ;  
Quand de beauté, de grace & toute honnour,  
Il y a tant, que c'est droit qu'il souffrise,  
Si est bien droit que sur tous vous eslise,  
Car vous estes bien digne d'avoir mieux ;  
Si ay eu tort, quant tant m'avez requise,  
De refuser ami si gracieux.*

*Si vous retien, et vous donne m'amour,  
Mon fin cuer doulz, & vous pri que saintise  
Ne treuve en vous, ne nul autre faulz tour,  
Car toute m'a entierement acquise  
Vo doulz maintieng, vo manière raffise,  
Et voz très doulz & amoureux beaulx yeux ;  
Si auroye grant tort, en toute guise,  
De refuser ami si gracieux.*

ENVOY.

*Mon doulz ami, que j'aim sur tous & prise,  
J'oy tant de bien de vous dire, en tous lieux,  
Que par raison devroye estre reprise  
De refuser ami si gracieux.*

Christine de Pisan.

## Ballade

*Seulette fuis, & seulette vucil estre,  
Seulette n'a mon doulz ami laissée,  
Seulette fuis, sans compaignon, ne maistre,  
Seulette fuis, dolente & courroucée,  
Seulette fuis, en langour mesfaïée,  
Seulette fuis, plus que nulle esgarée,  
Seulette fuis, senz ami demourée.*

*Seulette fuis à huiz, ou à fenestre,  
Seulette fuis en un anglet mucée,  
Seulette fuis pour moi de pleurs repaïstre,  
Seulette fuis, dolente ou appaïfée,  
Seulettefuis, rien n'est qui tant me sié  
Seulette fuis en ma chambre enferrée,  
Seulette fuis senz ami demourée*



*Seulette suis partout, & en tout estre,  
Seulette suis, où je voise, où je fiée,  
Seulette suis plus qu'auatre rien terrestre,  
Seulette suis de chascun delaiiffée,  
Seulette suis, durement abaiffée,  
Seulette suis souvent toute esplorée,  
Seulette suis senz ami demourée.*

ENVOY.

*Princes, or est ma douleur commenciée,  
Seulette suis, de tout dueil menaciée,  
Seulette suis, plus tainte que morée,  
Seulette suis, senz ami demourée.*

Christine de Pisan.

Complainte sur la mort  
du duc de Bourgogne

*Plourez, François, tout d'un commun vouloir  
Grans & petis, plourez ceste grant perte !  
Plourez, bon roy, bien vous devez vouloir ;  
Plouer devez vostre grevance apperte !  
Plourez la mort de cil qui, par defferte,  
Amer deviez & par droit de lignaige,  
L'estre loyal noble oncle, le très saige,  
Des Bourguignons prince & duc excellent ;  
Car je vous dy qu'en mainte grant besongne  
Encor direz trespuit à cuer dolent ;  
Affaire eussions du bon duc de Bourgogne.*

*Plourez, Berry, & plourez tuit sy bei  
Car cause avez, mort la vous a ouverte !*

*Duc d'Orleans, moult vous en doit chaloir ;  
Car par son sens mainte faulte est couverte !  
Duc des Bretons, plourez ; car je suis certe  
Qu'affaire avez de luy en vo jeune age !  
Plourez, Flamens, son noble seignourage !  
Tout noble sanc, allez vous adoullant !  
Plourez, ses gens ! car joie vous eslongne ;  
Dont vous direz souvent en vous doullant :  
Affaire eussions du bon duc de Bourgongne.*

*Plourez, Royne, & ayez le cuer noir  
Pour cil par qui feustes on trosne offerte !  
Plourez, dames, sans en joie manoir !  
France, plourez : d'un pillier es déserte,  
Dont tu regoys eschee à descouverte ;  
Gar toy du mat ! quant mort par son oultrage  
Tel chevalier t'a toulu, c'est dommaige !  
Plourez, pueple commun, sans estre lent ;  
Car moult perdez, & chascun le tesmoingne,  
Dont vous direz souvent mate & relent :  
Affaire eussions du bon duc de Bourgongne.*

Christine de Pisan.

## Ballade

*O folz des folz, & les folz mortelz hommes,  
Qui vous fiez tant ès biens de fortune  
En celle terre, ès pays où nous sommes,  
Y avez vous de chose propre aucune !  
Vous n'y avez chose vostre nes-une,  
Fors les beaulx dons de grace & de nature.  
Se Fortune donc, par cas d'aventure  
Vous toult les biens que vostres vous tenez,  
Tort ne vous fait, ainçois vous fait droicteure,  
Car vous n'aviez riens quand vous fustes nez.*

*Ne laissez plus le dormir à grans sommes  
En vostre liâ, par nuit obscure & brune,  
Pour acquester richesses à grans sommes.  
Ne convoitez choses deffoubz la lune,*

*Ne de Paris, jusques à Pampelune,  
Fors ce qu'il fault, sans plus, à creature  
Pour recouvrer sa simple nourriture.  
Souffise vous d'estre bien renommez,  
Et d'emporter bon loz en sepulture :  
Car vous n'aviez riens quand vous fustes nez.*

*Les joyeux fruiâs des arbres & les pommes,  
Au temps que fut toute chose commune,  
Le beau miel, les glandes & les gommès  
Souffisoient bien à chascun & chascune :  
Et pour ce fut sans noise & sans rancune.  
Soyez contens des chaulx & des froidures,  
Et me prenez Fortune douce & seure.  
Pour vos pertes, grieve dueil n'en menez,  
Fors à raison, à point, & à mesure,  
Car vous n'aviez riens quant vous fustes nez.*

*Se fortune vous fait aucune injure,  
C'est de son droit, jà ne l'en reprenez,  
Et perdissez jusques à la vesture :  
Car vous n'aviez riens quant vous fustes nez.*

Alain Chartier.

Ballade  
sur le régime de Fortune

*Sur lac de dueil, sur riviére ennuieuse,  
Plaine de cris, de regretz, & de clains,  
Sur pesant fourse & melencolieuse,  
Plaine de plours, de soufpirs & de plains :  
Sur grans estangs d'amertume tout plains,  
Et de douleur sur abisme parfonde,  
Fortune là sa maison tousjours fonde  
A l'ung des lez de roche espouventable.  
Et en pendant, affin que plustost fonde,  
En demonstrant qu'elle n'est pas estable.*

*D'une part clere, & d'autre tenebreuse  
Est la maison aux douloureux meschains,  
D'une part riche & d'autre souffreteuse,  
C'est du costé où les champs sont prochains,  
Et d'autre part a assez fruidz & grains.  
Là fet fortune ou tout en air habonde,*

*D'une part noire, & de l'autre elle est blonde :  
D'une part ferme, & d'autre trefbuchable,  
Muette, fourde, aveugle, & sans faconde  
En demonstrant qu'elle n'est pas estable.*

*Et là endroit par sa dextre orgueilleuse  
Qui retenir ne veult brides ne frains,  
En sa maison doubtable & perilleuse  
Sont les meschiez tout mouflez & emprains,  
Dont les deliâz sont rompuz & enfrains,  
Et les honneurs & gloire de ce monde.  
Car par le tour de sa grant roche ronde  
Fait à la fois d'ung palais une estable,  
Et auffi tost que le vol d'une aronde,  
En demonstrant qu'elle n'est pas estable.*

ENVOY.

*Que voulez vous que je die & responde ?  
Se fortune est une fois deleüable,  
Elle fera amere à la feconde,  
En demonstrant qu'elle n'est pas estable.*

Alain Chartier.

Ballade  
sur la mort de sa dame

*Fy de ce May qu'on clame si courtois,  
Fy de Venus & de la beauté d'elle,  
Fy d'esperuiers, de faulcons, & pivois  
Fy de harper, de chanter de vielle :  
De tous oyseaulx, excepté l'arondelle,  
De moy-mesmes dis-je fy par mon âme,  
Si fais-je aussi d'amours, aussi de Dame.*

*Fy de tous jeux, de chansons, de renvois,  
Fy de Pallas, & de la beauté d'elle,  
Fy de joustes, de dances, de tournois.  
Et si dis fy de la façon nouvelle :  
Si fais-je aussi de celui ou de celle  
Qui loyauté maintiendra jour ne terme.  
Si fais-je aussi d'amours, aussi de Dame.*



*Et s'en dis fy, se plus ne la revois,  
Pas ne seray comme la turtterelle :  
Ains sembler vueil au roffignol du bois.  
Car aussi tost qu'a fait de sa femelle,  
Siffiant s'en va, & luy monstre son aeste,  
Lireau luy fait, combien que soit diffame,  
Si fais-je aussi d'amours, aussi de Dame.*

Alain Chartier.

## Ballade

*Priez pour paix, douce Vierge Marie,  
Royne des cieulx, & du monde maistresse,  
Faiâtes prier par vostre courtoisie,  
Saints & saintes, & prenez vostre adresse  
Vers vostre fils, requerrant sa haultesse  
Qu'il lui plaise son peuple regarder,  
Que de son sang a voulu racheter,  
En deboutant guerre qui tout desvoye;  
De prieres ne vous veuillez lasser,  
Priez pour paix, le vray tresor de joye.*

*Priez prelaz & gens de sainte vie,  
Religieux, ne dormez en paresse,  
Priez, maîtres, & tous suivans clergie,  
Car par guerre fault que l'estude cesse;  
Moustiers destruis sont sans qu'on les redresse,  
Le service de Dieu vous fault laisser,*

*Quand ne pavez en repos demourer ;  
Priez si fort que briesment Dieu vous oye,  
L'Eglise vould à ce vous ordonner,  
Priez pour paix, le vray tresor de joye.*

*Priez, princes qui avez seigneurie,  
Rois, ducs, contes, barons plains de noblesse ;  
Gentils hommes avec chevalerie,  
Car meschans gens surmontent gentillesse ;  
En leurs mains ont toute vostre richesse,  
Desbatz les font en hault estat monter,  
Vous le pavez chascun jour veoir au cler,  
Et son riches de vos biens & monnoye,  
Dont vous deussiez le peuple supporter ;  
Priez pour paix, le vray tresor de joye.*

*Priez, peuple qui souffrez tirannie,  
Car vos seigneurs sont en telle foiblesse,  
Qu'ilz ne peuvent vous garder par maistrise,  
Ne vous aider en vostre grant destresse ;  
Loyaux marchans, la selle si vous blesse,  
Fort sur le doz chascun vous vient presser,  
Et ne pavez marchandise mener,  
Car vous n'avez seur passage, ne voye,*

*Et maint peril vous convient-il passer ;  
Priez pour paix, le vray tresor de joye.*

*Priez, galans joyeux en compagnie,  
Qui despendre desirez à largesse,  
Guerre vous tient la bourse degarnie,  
Priez, amans, qui voulez en lieffe  
Servir amours, car guerre, par rudesse,  
Vous desfourbe de voz dames hanter,  
Qui mainteffoiz fait leurs voloirs torner,  
Et quant tenez le bout de la courroye,  
Ung estrangier si le vous vient oster ;  
Priez pour paix, le vray tresor de joye.*

ENVOY.

*Dieu tout puissant nous vueille conforter  
Toutes choses en terre, ciel & mer,  
Priez vers lui que brief en tout pourvoye,  
En luy seul est de tous maux amender ;  
Priez pour paix, le vray tresor de joye.*

Charles d'Orléans.

### Ballade

*En regardant vers le pays de France  
Ung jour m'avint, à Douvre sur la mer,  
Qu'il me souvint de la douce plaifance  
Que fouloie ou dit pays trouver ;  
Si commençay de cueur à soupirer,  
Combien certes que grant bien me faisoit,  
De veoir France que mon cueur amer doit.*

*Je m'avisay que c'estoit nonfavance,  
De telz souspirs dedans mon cueur garder,  
Veu que je voy que la voye commence  
De bonne paix, qui tous biens peut donner ;  
Pour ce tournay en confort mon penser,  
Mais non pourtant, mon cueur ne se laffoit  
De veoir France que mon cueur amer doit.*

*Alors chargeay, en la nef d'esperance,  
Tous mes souhays en leur priant d'aler  
Oultre la mer, sans faire demourance,  
Et à France de me recommander ;  
Or nous doint Dieu bonne paix sans tarder,  
Adonc auray loisir, mais qu'ainfi soit,  
De veoir France que mon cueur amer doit.*

ENVOY.

*Paix est tresor qu'on ne peut trop louer,  
Je hé guerre, point ne la doit priser,  
Destourbé m'a longtemps, soit tort ou droit,  
De veoir France que mon cueur amer doit.*

Charles d'Orléans.

## Ballade

*Le beau souleil, le jour saint Valentin,  
Qui apportoit sa éhandelle alumée,  
N'a pas longtemps, entra ung bien matin  
Priveement en ma chambre fermée.  
Celle clarté, qu'il avoit apportée,  
Si m'esveilla du somme de souffy,  
Où j'avoye toute la nuit dormy  
Sur le dur liã d'ennuieuse pensée.*

*Ce jour aussi, pour partir leur butin  
Des biens d'Amours, faisoient assemblée  
Tous les oyseaulx, qui parlans leur latin,  
Croyent fort, demandans la livrée  
Que Nature leur avoit ordonnée;  
C'estoit d'un per comme chascun choisy,  
Si ne me peu rendormir, pour leur cry,  
Sur le dur lit d'ennuieuse pensée.*

*Lors en moillant de larmes mon coëffin,  
Je regreday ma dure destinée,  
Disant : Oyseaulx, je vous voy en chemin  
De tout plaisir & joye désirée ;  
Chascun de vous a per qui lui agrée,  
Et point n'en ay, car Mort, qui m'a trahy,  
A prins mon per, dont en ducil je languy  
Sur le dur lit d'ennuieuse pensée.*

ENVOY.

*Saint Valentin choiffent, ceste annéc,  
Ceux & celles de l'amoureux party ;  
Seul me tendray, de confort desgarny,  
Sur le dur lit d'ennuieuse pensée.*

Charles d'Orléans.



### Ballade

*Las ! Mort qui t'a fait si hardie,  
De prendre la noble Princesse  
Qui estoit mon confort, ma vie,  
Mon bien, mon plaisir, ma richesse,  
Puisque tu as prins ma maistresse  
Prens moy aussi son serviteur,  
Car j'ayme mieulx prouchainement  
Mourir, que languir en tourment,  
En paine, souffry & douleur.*

*Las ! de tous biens estoit garnie,  
Et en droicte fleur de jeunesse;  
Je pry à Dieu qu'il te maudie  
Faulse mort, plaine de rudesce;  
Se prise l'eusses en vieillesse,*

*Ce ne fust pas si grant rigueur ;  
Mais prise l'as hastivement,  
Et m'as laissié piteusement  
En paine, souffry & douleur.*

*Las ! je suis seul, sans compaignie,  
Adieu ma Dame, ma lieffe ;  
Or est nostre amour departie,  
Non pourtant, je vous fais promesse  
Que de prieres, à largesse,  
Morte vous serviray de cuer,  
Sans oublier aucunement,  
Et vous regrederay souvent  
En paine, souffry & douleur.*

ENVOY.

*Dieu, sur tout souverain Seigneur,  
Ordonnez, par grace & douceur,  
De l'ame d'elle, tellement  
Qu'elle ne soit pas longuement  
En paine, souffry & douleur.*

Charles d'Orléans.

## Ballade

*Le premier jour du mois de May,  
Trouvé me suis en compagnie  
Qui estoit, pour dire le vray,  
De gracieuseté garnie ;  
Et pour oster merencolie,  
Fut ordonné qu'on choisiroit,  
Comme fortune donneroit,  
La feuille plaine de verdure,  
Ou la fleur pour toute l'année ;  
Si prins la feuille pour livree,  
Comme lors fut mon aventure.*

*Tantost apres je m'avisay,  
Qu'a bon droit, je l'avoye choisie,  
Car, puisque par mort perdu ay  
La fleur, de tous biens enrichie,  
Qui estoit ma Dame, m'amie,  
Et qui de sa grace m'amoit,  
Et pour son amy me tenoit,*

*Mon cueur d'autre fleur n'a plus cure ;  
Adonc congneu que ma pensée  
Accordoit à ma destinée,  
Comme lors fut mon aventure.*

*Pour ce, la fueille porteray  
Cest an, sans que point je l'oublie .  
Et à mon pouvoir me tendray  
Entierement de sa partie ;  
Je n'ay de nulle fleur envie,  
Porte la qui porter la doit,  
Car la fleurque mon cueur aimoit  
Plus que nulle autre creature,  
Est hors de ce monde passée,  
Qui son amour m'avoit donnée,  
Comme lors fut mon aventure.*

ENVOY.

*Il n'est fueille, ne fleur qui dure  
Que pour ung temps, car esprouvée  
J'ay la chose que j'ay comptée,  
Comme lors fut mon aventure.*

Charles d'Orléans.

Ballade intitulée  
les contredictz de Franc Gontier

*Sur mol duvet assis ung gras chanoine,  
Lez ung brasier, en chambre bien nattée ;  
A son costé gisant dame Sydoine,  
Blanche, tendre, pollië, & attainnée,  
Boire ypocras, à jour & à nuytée,  
Rire, jouer, mignonner & baïser,  
Et nud à nud, pour mieulx les corps s'ayser,  
Les vy tous deux par ung trou de mortaise,  
Lors je congneu que pour dueil apaïser  
Il n'est trésor que de vivre à son aïse.*

*Se Franc Gontier & sa compaigne Heleine  
Eussent ceste douce vie hantée,  
D'aulx & civotz qui causent forte alaine  
N'en mengeassent bife crousttre frottée.  
Tout leur mathon, ne toute leur potée  
Ne prise ung ail, je le dy sans noyfier.*

*S'ils se vantent coucher soubz le rofier,  
Ne vault pas mieulx lict costoyé de chaise ?  
Qu'en diâtes vous ? faut-il à ee musier ?  
Il n'est trésor que de vivre à son aise.*

*De gros pain bis vivent, d'orge, d'avoyne ;  
Et boivent eau tout au long de l'année.  
Tous les oiseaulx d'icy en Babyloine,  
A tel escot, une seule journée  
Ne me tiendroient, non une matinée.  
Or s'e'bats, de par Dieu, Franc Gontier,  
Hélène o luy, soubz le bel Esflantier,  
Si bien leur est, n'ay cause qu'il me poise,  
Mais quoy qu'il soit du laboureux mestier,  
Il n'est trésor que de vivre à son aise.*

ENVOY.

*Princee, jugez, pour tous nous accorder ;  
Quant est à moy, mais qu'à nul n'en desplaise,  
Petit enfant j'ay oüy recorder  
Qu'il n'est trésor que de vivre à son aise.*

François Villon.

L'építaphe en forme de ballade que fit Villon  
pour luy et pour ses compaignons  
s'attendant à estre pendu avec eux

*Frères humains, qui après nous vivez,  
N'ayez les eueurs contre nous endurciz;  
Car si pitié de nous pourcez avez,  
Dieu en aura plusloft de vous merciz.  
Vous nous voyez cy attachez, cinq, six;  
Quant de la chair, que trop avons nourrie,  
Elle est pieça dévorée & pourrie;  
Et nous les os, devenons cendre & pouldre :  
De nostre mal personne ne s'en rie,  
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre.*

*Se vous clamons, frères, pas n'en devez  
Avoir desdaing, quoyque fusmes occis*

*Par justice ; toutesfois vous sçavez  
Que tous hommes n'ont pas bon sens raffis,  
Intercédez doncques de cueur transis,  
Envers le Filz de la Vierge Marie ;  
Que sa grace ne soit pour nous tarie ;  
Nous preservant de l'infernalle souldre.  
Nous sommes mors, ame ne nous harie,  
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre.*

*La pluye nous a débuez & lavez ;  
Et le soleil desséchez & noirciz ;  
Pies, corbeaux nous ont les yeux cavez,  
Et arraché la barbe & les sourcilz ;  
Jamais nul temps nous ne sommes raffis ;  
Puis ça, puis là, comme le vent varie,  
A son plaisir, sans ceffer nous charie ;  
Plus becquetez d'oyseaulx que dez à couldre :  
Hommes icy n'usez de mocquerie ;  
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre.*

ENVOY.

*Prince Jésus, qui sur tous seigneurie,  
Garde qu'Enfer n'ayt de nous la maistrie,*



*A luy n'ayons que faire, ne que souldre ;  
Ne foyez donc de nostre confrairie  
Mais priez Dieu que tous nous veuille absouldre.*

François Villon.

## Ballade et oraison

*Père Noé, qui plantastes la vigne ;  
Vous aussi Loth, qui bustes au rocher,  
Par tel party, qu'amour qui gens engeingne,  
De vos filles si vous feit approcher ;  
Pas ne le dy pour le vous reprocher ;  
Architriclin qui bien sceustes cest art ;  
Tous trois vous pris, qu'o vous veilliez percher  
L'ame du bon feu maistre Jehan Cotard.*

*Jadis extraict il fut de vostre ligne,  
Luy qui beuvoit du meilleur & plus cher ;  
Et ne deust-il avoir vaillant qu'un pigne.  
Certes, sur tous, c'estoit un bon archer ;  
On ne luy sceut pot des mains arracher.  
De bien boire ne fut oneques faitard.  
Nobles seigneurs, ne souffrez empescher  
L'ame du bon feu maistre Jehan Cotard.*

*Comme homme embeu, qui chancelle & trépigne,  
L'ay veu souvent, quand il s'alloit coucher;  
Et une fois il se fit une bigne,  
Bien m'en souvient, à l'étal d'un boucher.  
Bref on n'eust sçeu en le moule chercher  
Meilleur pion, pour boire tost & tard;  
Faiâtes l'entrer, se vous l'oyez hucher,  
L'ame du bon feu maistre Jehan Cotard.*

ENVOY.

*Prince, il n'eut sçeu jusqu'à terre cracher;  
Toujours crioit, haro, la gorge m'ard;  
Et si ne sceut onq' sa soif estancher,  
L'ame du bon feu maistre Jehan Cotard.*

François Villon.

Ballade que Villon fait à la requeste de sa mère  
pour prier Nostre-Dame

*Dame des Cieulx, régente terrienne,  
Empérière des infernaulx palux,  
Recevez moy, vostre humble Chrestienne,  
Que comprinsé soye entre vos Estcez,  
Ce non obstant qu'onques rien ne valuz.  
Les biens de vous, ma dame & ma maistresse,  
Sont trop plus grans que ne suis péchereffe;  
Sans leſquelz biens ame ne peult mériter,  
N'entrer es Cieulx, je n'en fuis menterresse,  
En ceste foy je vueil vivre & mourir.*

*A vostre filz diâes que je suis sienne.  
De luy soient mes péchez aboluz;  
Qu'il me pardonne comme à l'Egyptienne,  
Ou comme il feit au clerc Théophilus,*

*Lequel par vous fut quitte & absoluz,  
Combien qu'il eust au diable faict promesse:  
Preservez moy, que point je ne face ce,  
Vierge portant, sans rompure encourir,  
Le sacrement qu'on célèbre à la messe;  
En ceste foy, je vueil vivre & mourir.*

*Femme je suis povrette & ancienne,  
Ne riens ne sçay : oncques lettre ne leuz  
Au moustier voy, dont suis parroissienne,  
Paradis painâ, où sont harpes & luz,  
Et ung enfer ou damnez sont bouilluz.  
L'ung me faict paour, l'autre joye & lieffe.  
La joye avoir faictz moy, haulte déesse,  
A qui pécheurs doivent tous recourir,  
Comblez de foy, sans faincte ne paresse.  
En ceste foy je vueil vivre & mourir.*

ENVOY.

*Vous portastes, vierge digne princeesse,  
JÉSUS régnaunt, qui n'a ne fin, ne cesse.  
Le tout puissant, prenant nostre faiblesse,  
Laiissa les cieulx, & nous vint secourir;*

*Offrist à mort sa très chère jeunesse ;  
Nostre Seigneur tel est, tel le confesse ;  
En ceste foy je vueil viure & mourir.*

François Villon.

---

Ballade  
des dames du temps jadis

*Dictes moy, ou, n'en quel pays,  
Est Flora la belle Romaine ?  
Archipiada, ne Thaïs  
Qui fut sa cousine germaine ?  
Écho parlant quand bruyt on maine  
Dessus riviére, ou sus estan ;  
Qui beaulté eut trop plus qu'humaine ?  
Mais ou sont les neiges d'antan ?*

*Ou est la très-sage Héloïs,  
Pour qui fut chastré, & puyz moyne,  
Pierre Esbaillart, à saint Denys.  
Pour son amour eut cette effoyne.  
Semblablement où est la Royne,  
Qui commanda que Buridan  
Fut jetté, en ung sac, en Seine ?  
Mais ou sont les neiges d'antan ?*

*La Royne blanche comme ung lys,  
Qui chantoit à voix de Sereine ;  
Berthe au grand pied, Biẽtris, Allys ;  
Harembouges qui tient le Mayne ;  
Et Jehanne la bonne Lorraine,  
Qu'Angloys bruslerent à Rouen ;  
Ou sont ilz, vierge souveraine ?  
Mais ou sont les neiges d'antan ?*

ENVOY.

*Prince n'enquerez de sepmaine,  
Ou elles sont, ne de cest an,  
Que ce refrain ne vous remaine :  
Mais ou sont les neiges d'antan ?*

François Villon.



Doctrine de la belle heaulmière  
aux filles de joie

*Or y pensez belle gantière,  
Qui m'escolière souliez estre ;  
Et vous Blanche la savatière,  
Or est-il temps de vous congnoistre ;  
Prenez à dextre & à fenestre ;  
N'espargnez homme, je vous prie ;  
Car vieilles n'ont ne cours, n'y estre,  
Ne que monnoye qu'on descrie.*

*Et vous la gente faulcißière  
Qui de dancer estes à destre ;  
Guillemette la tapissière,  
Ne mesprenez vers vostre maistre ;  
Tous vous fauldra clorre fenestre,  
Quand deviendrez vieille, festrée ;  
Plus ne servirez qu'ung vieil prestre,  
Ne que monnoye qu'on descrie.*

*Jehanneton la chaperonnière,  
Gardez qu'amy ne vous empestre ;  
Katherine l'esperonnière,  
N'envoyez plus les hommes paistre :  
Car qui belle n'est ne perpetre  
Leur bonne grace, mais leur rie.  
Laidde vîeilleffe amour n'impetre,  
Ne que monnoye qu'on descrie.*

ENVOY.

*Filles, veuillés vous entremettre  
D'escouter pour quoy pleure & crie,  
Pour ce que je ne me puyz mettre ;  
Ne que monnoye qu'on descrie.*

François Villon.

## Ballade

*Effeminez, lasches & amoliz,  
Plongés en baings, reposez en molz liâz,  
Ablandissez, aâchez en relaiz,  
Fuyans aâraiâz de vertus embelliz,  
Aûdorizans voluptueux deliâz,  
Suyvans banquetz par citez & pallais  
Comme abhortez, très difformes & laids,  
Et de vices prophanez & pollus,  
Premier que soyent leurs droiâz ans revoluz,  
Et par fny leur terme limité,  
Ils ensuivront les suppostz deolus.  
Toſt déperist puſillanimité.*

*Veneriens jeux plaisans & polluz  
De délices, gras brochetz & couluz,  
Baifers, embras, attouchemens folletz,  
Dances, esbas & telz petis mestis  
Sont en moyens d'auoir ensepueliz*

*Honteusement mains, maîtres & varletz ;  
Car tous ceulz qu'ont suivi amoureux laiz,  
Et les ont diz comme ils les ont voluz  
Mercenaires d'honneur ne sont esleuz,  
Ains periront en leur infirmité  
Sans que de nulz soient plaingez ne dolluz.  
Tost déperist pusillanimité.*

*Sextus Tarquin subjeà a neu couliz  
A Romme feist tant richement crosliz,  
Qu'il abatit les royaux chappelliz ;  
Et Roboam par ung conseil couliz  
Meist sur sa gent tribuz merencolis,  
Dont affaibly se trouva de tous lès ;  
Marc Anthoine, en traynant les ballaiz,  
Cleopatra laissa fers esmoluz ;  
Marcelline quida harpes & ludz,  
Lubrique fut jusque à l'extrémité.  
Peu dura l'heur de Sardanapalus,  
Tost déperist pusillanimité.*

ENVOY.

*Prince, voyez comme grans font aboliz,  
Tours & chasteaulx & pays desmoliz,*

*Et tant de gens chez en calamité  
Quand les Vertus sont mises en oublis,  
Et les vices ont les cœurs affaiblis.  
Toft déperist pufillanimité.*

Octavien de Sainct-Gelaiz.

---

## Le cymetière des Anglois

*Le mandement par Prudence transmis  
Aux trois Estats responce doit avoir.  
Elle nous mande qu'avons des ennemis,  
C'est très bien fait nous le faire assavoir.  
Puisqu'a tout mal on voit Anglois mourdir  
Contre François, par la foy qu'à Dieu doibz,  
De resister contr'eulx feray devoir,  
Car France est cimetièr aux Anglois.*

*Elle nous mande qu'ilz ne sont endormis  
A nous piller & rober nostre avoir,  
Et qu'ilz ne sont trop lasches ni defmis,  
Et que de brief nous doibvent venir veoir,  
C'est tres bien fait nous le ramentevoir  
Devant qu'en France viennent faire effrois,  
A cette fin par bon ordre y pourvoir,  
Car France est cimetièr aux Anglois.*

*De tout bienfait Anglois ont cueur remis.  
D'ainsi vouloir traison concevoir,  
Et pour ce faire ilz ont tous leurs arts mis;  
Mais qu'ilz se gardent François venir revoir,  
Car si la mort y devvroys recevoir;  
Ils comparront le mal fait aux Francoys.  
Je leur conseille non bouger ne mouvoir,  
Car France est cimetiére aux Anglois.*

ENVOY.

*Prince qu'on note que si devoit pleuvor  
Pierres, cailloux, flourira blanche croix.  
Ne t'aschent plus Anglois nous decepvor,  
Car France est cimetiére aux Anglois.*

Pierre Vachot.

Une pure et blanche licorne  
Qui se vint rendre à pureté

*Le grand veneur, qui tout mal pourechasse  
Portant epieux agus & affilés,  
Tant pourchassa par sa mortelle chasse,  
Qu'il print un cerf en ses lazz & filez:  
Lesquels avoit par grand despit fillés  
Pour le surprendre au beau pare d'innocence.  
Lors la licorne en forme & belle essence  
Saillant en l'air comme royne des bestes,  
Sans craindre envieux & canin,  
Monstrer se vint au veneur à sept testes  
Pure licorne expellant tout venin.*

*Le faulx veneur, cornant par fiere audace,  
Les chiens mordans sur les champs arrangés,  
L'esperant prendre en quelque infeste place,  
Par la fureur de tels chiens enragés;  
Mais desconfits, las & decouragés,  
Ne luy ont fait morsure ou violence,  
Car le lyon de divine excellence*



*La nourrissoit d'herbes & fleurs celestes,  
En la gardant par son plaisir benin,  
Sans endurer leurs abboys & molestes,  
Pure licorne expellant tout venin.*

*Sus eile estoit prévention de grace,  
Portant les traits d'innocence empanés  
Pour repeller la vénéneuse trace  
De ce chasseur & ses chiens obstinés,  
Qui furent tous par elle exterminés  
Sans lui avoir inféré quelque offense.  
Sa dure corne eslevoit pour deffense,  
Donnant support aux bestes trop subjeâtes  
A ce veneur cauteleux & malin,  
Qui ne print onc par ses dards ni sagettes  
Pure licorne expellant tout venin.*

*Ainsi saillit pardeffus sa fallace  
Et dards pointus d'archer mortel ferrés,  
Se recevant sur haultaine tarraffe  
Sans estre prinse en ses lacx & ses rhetz,  
Lefquelz avoit fort tyffus & ferrés  
Pour lui tenir par sa fiere insolence ;  
Mais par douceur & par benivolence*

*Rendre les vint entre les bras honnestes  
De purité plaine d'amour divin,  
Qui la gardoit, sans taches deshonestes,  
Pure licorne expellant tout venin.*

*Pour estre es champs des bestes l'oultrepassé.  
Et conforter tous humains désolés,  
Triomphalment seule eschappe & surpasse  
Les laz infects par icelle aduillés.  
Dont ici bas nous sommes consolés  
Par la licorne où gist toute affluence  
D'immortel bien par céleste influence ;  
Car par ses faits & meritoires gestes  
A conservé tout l'orgueil serpentín  
En se monstrant par vertus manifestes  
Pure licorne expellant tout ven'n.*

ENVOY.

*Veneur maudit, retourne à tes tempestes,  
Va te plonger au gouffre sulphurin,  
Puisque n'as prins, par les cors & trompestes,  
Pure licorne expellant tout venin.*

Pierre Fabri.

Ballade  
à Christofle de Refuge

*Se de dix mille martyrs vous voulez rendre  
Pour estre mis en la grand'confrairie,  
Besoing sera premierement apprendre  
L'heur & malheur d'homme qui se marye,  
Je prie à Dieu & la Vierge Marie,  
Que à ce besoing vous doint ayde & secours ;  
Puisque le cueur y a jà prins son cours,  
L'œil y fera guet, embusche, ou escoute :  
Si faulte vient, pour principal recours,  
Faiâtes semblant de jamais n'y veoir goutte.*

*Vous avez sens & engin pour apprendre  
Ce que au cas vous sert ou contrarie.*

*Le plus fort n'est hault ouvrain, e entreprendre,  
Mais fault penser comment le vent varie;  
Les faictz d'Amour sont œuvres de faerie,  
Ung jour croysfians, l'autre fois en decours:  
Soient gens de ville, de chasteaulx ou de cours,  
Si quelqu'ung vient dont vous foyez en double,  
Et faulte vient; pour principal recours,  
Faiâes semblant de jamais n'y veoir goutte.*

*Considerez, si femme vdeuez prendre,  
Par quel chemin il fault qu'on la charr,e;  
Si faulte faiâ, & la voulez reprendre,  
Elle sera forcenée & marrye.  
Soyez dolent, il faultdra qu'elle rye;  
Soyez joyeux, elle fera ses tours:  
Si en usant de ruzes & destours,  
Bien cognoissez que de vous se desgoutte,  
Et faulte vient; pour principal recours  
Faiâes semblant de jamais n'y veoir goutte.*

ENVOY.

*Coufin, sachez que à Paris & à Tours,  
Voire à Lyon, chapperons & attours*

Sont hault de poil : si concludz, somme toute  
Quant vollerez de faulxcons & autours,  
Faïçes semblant de jamais n'y veoir goutte.

Guillaume Crétin.

---

## Ballade d'amours

*Qui en amours veult estre heureux  
Fault tenir train de seigneurie,  
Estre prompt & aventureux,  
Quant à monstrier l'armacie;  
Porter drap d'or, orphaverie  
Car cela les Dames esmeut,  
Tout sert : mais, par sainte Marie,  
Il ne faic pas ce tour qui veult.*

*Je fuz nagueres amoureux  
De Dame en beaulté assouvie  
Qui me dist, en motz savoureux,  
Mon amour est en vous ravye;  
Mais il fault qu'e'l soit deffervye  
Par cinquante escuz d'or, s'on peult.  
Cinquante escuz bon gré ma vie !  
Il ne faic pas ce tour qui veult.*

*Alors luy donnai, sur les lieux  
Où elle faisoit l'endormie,  
Quatre venues de cuer joyeux,  
Voire en moins d'une heure & demie :  
Lors me dist, à voix espamye,  
Encor ung coup; le cuer me deult.  
Encor ung coup ! belas ! manye,  
Il ne faia pas ce tour qui veult.*

ENVOY.

*Prince, combien qu'on ait envie  
D'engresner, quand le moulin meult,  
Si force & puissance devie  
Il ne faia pas ce tour qui veult.*

Jehan Marot.

## Ballade d'amours

*Plaisant assez & des biens de fortune  
Ung peu garny, me trouvoy amoureux,  
Voire si bien qu'en aymai tant fort une,  
Que nuit & jour j'en estoie douloureux;  
Mais tant y a que je suis si heureux,  
Que moyennant vingt escuz à la rose,  
Je fis cela que chascun bien suppose:  
Alors je dis congnoissant ce passage:  
Au faict d'amours, babil est peu de chose;  
Riche amoureux a tousiours l'avantage.*

*Or est ainsi que durant ma pecune  
Je fuz retins pour amy precieux;  
Mais quant j'euz faict, sans dire chose aulcune  
Ceste villaine alla jeter les yeux  
Sur ung vieillard riche, mais chasteux,  
Laid & hideux, trop plus que ne propose.*



*Ce non obstant, il en jouit sa pose,  
Dont moy confuz voyant ung tel oultrage,  
Dessus ce texte allay bouter en glose,  
Riche amoureux a tousiours l'avantage.*

*Or elle a tort, car noyse ne rancune  
N'eust onc de moy: tant luy fuz gracieux;  
Que s'elle eust dit, donnez-moi de la lune,  
J'eusse entrepris de monter jusqu'aux cieulx;  
Et non obstant son corps tant vicieulx  
Au service de ce vieillard expose,  
Dont ce voyant, ung rondeau jc compose,  
Que luy transmis, mais en peu de langage  
Me respond franc, pourcté te depose;  
Riche amoureux a tousiours l'avantage.*

ENVOY.

*Princez soyez bien parlant comme Orose,  
Bel entre tous, vermeil comme une rose,  
Sans dire tien, perdrez temps & usage;  
Parquoy je dis tant en ryme qu'en prose,  
Riche amoureux a tousiours l'avantage.*

Jehan Marot.

## Ballade

*On ne voit plus un tas de saintes gens  
Par les deserts, comme au temps ancien ;  
Ni départir les biens aux indigens,  
Comme jadis faisoient les gens de bien ;  
Aucun pasteur, sinon courtisfen,  
On ne voit plus, ni qui presche en la chaire ;  
Ains presche au peuple un moine, ou gardien,  
Qui vit du pain de ceux qui font du bien :  
Et les prelatz, que font ilz ? grosse chere.*

*Pour observer les divins mandemens,  
Ne laisse nul son avoir terrien,  
Et n'y a plus nuls bons entendemens  
Qu'a l'acquérir par maint divers moyen :  
A son salut aucun n'entend plus rien,*

*Ains semble à maints que de Dieu n'ont que faire ,  
Nul ne dispute encore un arrien ,  
Un idolastre ou un lutherien :  
Et les prelatz, que font-ilz ? grosse chere.*

*De guerroyer les Turcs & Mécreans ,  
N'est plus propos, quoi qu'ils nous pressent bien ,  
Ni de mourir comme fit saint Laurens ;  
Autres aussi, pour la foi d'un chretien ,  
D'alimenter un pauvre comme un chien ,  
Où un oiseau ou quelque bourdeillere ,  
Nul n'y a l'œil, ains d'un rude maintien ,  
Sont dechassés des huis sans dire rien ;  
Et les prelatz, que font-ilz ? grosse chere.*

ENVOY.

*Prince, qui es maître astrologien ,  
Pour voir qui gist au cœur du peuple tien ,  
Tu vois qu'on met ce de devant derriere ;  
Tous les estats, par mechant entretien ,  
De l'offenser font leur quotidien ;  
Et les prelatz, que font ilz ? grosse chere.*

Eustorge de Beaulieu.

## Ballade

Quand j'ois parler d'un prince & de sa cour,  
Et qu'on me dit : Fréquentez-y, beau sire ;  
Lors je répons : Mon argent est trop court,  
J'y dépendrois, sans cause, miel & cire ;  
Et qui de cour la bantise désire,  
Il n'est qu'un fol & fust-ce Parceval :  
Car on se voit souvent, dont j'ai grand ire,  
Très bien monté, puis soudain sans cheval.

Averti suis que tout bien y accourt,  
Et que d'argent on y trouve à suffire ;  
Mais je sçais bien qu'il déstine & décourt,  
Comme argent vis sur pierre de porphyre.  
Argent ne craint son maître déconfire,  
Mais s'effouir d'aller par mont & val,  
En le rendant, pour en deuil le confire,  
Très bien monté, puis soudain sans cheval.

*Celui qui a l'entendement trop lourd  
N'y réussit, fors à souffrir martyr,  
Et qui l'esprit a trop gai, prompt & gourd,  
Il perd son temps; malheur à lui se tire.  
Esprit moyen, chevance à lui se tire  
Mais le danger est de ruer aval;  
Car la cour rend le mignon qu'elle attire  
Très bien monté, puis soudain sans cheval.*

ENVOY.

*Prince, vrai est, on ne s'en peut dédire,  
Que la cour sert ses gens de bien & mal,  
Et qu'elle rend l'homme, sans contredire,  
Très bien monté, puis soudain sans cheval.*

Jehan Bouchet.

### Ballade touchant justice

*O justiciers qui ministrez justice,  
Pas n'est requis d'estre foibles ne fresles  
Quand vous devez corriger la malice  
Des vicieux plains de toutes cautelles,  
Ni estre aussi trop ingratz ou rebelles;  
Pitié y doit avoir quelque regard;  
Vous estes ceulx à qui est demandée  
Par les humains, & congnoissez par art,  
Que Justice est des sainãz cieux procedée.*

*Soubz vos manteaulx doit reposer police  
Comme au temple repoisoient les pucelles;  
Car vous avez par les princes office  
De resprendre par tous ses estincelles.  
Espandez les sur tous ceulx & sur celles*

*Qui par larcin, tromperie & barat  
L'ont chassée hors, pillée & gourmandée,  
Car vous sçavez, corrigeant tout estat  
Que Justice est des sainctz cieulx procedée.*

*N'est si ferré, comme on dit, qui ne glisse,  
Ne si saiges qui n'ayent sottes cervelles,  
Si tres subtil qui ne face un tour nyce,  
Ne si justes qui n'ayent faulx querelles,  
Mais getter fault d'auc soy choses telles  
Se possible est, & plus tost que plus tart,  
Ou de voz cueurs vertu est decedée,  
Rememorans en public & à part  
Que Justice est des sainctz cieulx procedée.*

ENVOY.

*Princes, saichez qui justice depart  
Peine eternelle luy sera euadée  
Car ce n'est point mcnterie ou broquart  
Que Justice est des sainctz cieulx procedée.*

Pierre Gringoire.

## D'un Chat & d'un Milan

*Le vy n'aguere en des plus beaux combats  
Qu'il est possible, & vaut bien qu'on le sache,  
Un milan vit un chat dormant en bas,  
Si fond sur luy, & du poil luy arrache :  
Le chat combat, & au milan s'attache  
Si viuement, & l'estraint si très fort,  
Que le milan faisant tout son effort  
De s'en voler, se tint pris à sa prinse,  
Lors me souuint d'un qui a fait le fort,  
Qui par son mal a sa foiblesse apprise.*

*Le laisse aux grands parler de grands debats  
Je sens trop bien où mon soulier me mache,  
Et ne veux point que sous mon file bas,  
Il soit pensé que rien de grand ie cache :  
Ce que j'entens n'est sinon qu'il me sache,  
Qu'en ce temps cy ou nous auons renfort,*



*Aux bonnes arts, que le commun mesprise,  
Vn fol busard le moleste à grand tort,  
Qui par son mal a sa foiblesse apprise.*

*Pour ce coup cy son nom n'escriroy pas,  
Ce m'est assez qu'on l'entende à sa tache,  
Mais s'en auant il fait iamais vn pas,  
Qu'il ne s'estonne alors si on luy lasche  
Infinis traitz : dont le moindre & plus lache  
L'iroit trouuer iusques dedans son fort,  
De Lycambes taint au sang noir & ord :  
Pourtant qu'il preigne aduis sur l'entreprise  
Du fol milan volant pour chat qui dort,  
Qui par son mal a sa foiblesse apprise.*

ENVOY.

*Vn bien sauant gueres ne poind ne mord,  
Et l'ignorant s'il peut nuit en surprise,  
Dont à la fin cest ennuy le remord,  
Qui par son mal a sa foiblesse apprise.*

Mellin de Saint-Gelais.

Du temps que Marot estoit  
au Palais à Paris

*Musiciens à la voix argentine,  
Doresnavant comme un homme esperdu  
Je chanteray plus hault qu'une buccine ;  
« Hélas ! si j'ay mon joly temps perdu. »  
Puis que je n'ay ce que j'ay pretendu,  
C'est ma chanson, pour moy elle est bien deue :  
Or je voys veoir si la guerre est perdue,  
Ou s'elle picque ainsi qu'un herisson.  
Adieu vous dy, mon maistre Jehan Griffon ;  
Adieu Palais & la porte Barbette,  
Où j'ay chanté mainte belle chanson  
Pour le plaisir d'une jeune fillette.*

*Celle qui c'est en jeunesse est bien fine,  
Où j'ay esté assez mal entendu,  
Mais si pour elle encores je chemine,  
Parmy les pieds je puisse estre pendu ;  
C'est trop chanté, sifflé & attendu*

*Devant sa porte, en passant par la rue,  
Et mieux vaudroit tirer à la charrue  
Qu'avoir tel' peine, ou servir un masson.  
Bref, si jamais j'en tremble de frisson,  
Je suis content qu'on m'appelle Caillette ;  
C'est trop souffert de peine & marisson  
Pour le plaisir d'une jeune fillette.*

*Je quide tout, je donne, je resigne  
Le don d'aymer, qui est si cher vendu.  
Je ne dy pas que je me determine  
De vaincre Amour, cela m'est deffendu,  
Car nul ne peult contre son arc tendu.  
Mais de souffrir chose si mal congrue,  
Par mon serment, je ne suis plus si grue.  
On m'a aprins tout par cueur ma leçon :  
Je crains le guet, c'est un mauvais garson,  
Et puis de nuyâ trouver une charrette,  
Vous vous cassez le nez comme un glaçon  
Pour le plaisir d'une jeune fillette.*

ENVOY.

*Prince d'amour regnant deffoubz la nue,  
Livre la moy en un liâ toute nue,*

*Pour me payer de mes maux la façon,  
Ou la m'envoye à l'ombre d'un buysson :  
Car s'elle estoit avecques moy seulette  
Tu ne veis onc mieulx planter le cresson  
Pour le plaisir d'une jeune fillette.*

Clément Marot.

---

A Madame d'Alençon  
pour estre couché en son Estat

*Princesse au cueur noble & raffis,  
La fortune que j'ay suivie  
Par force m'a souvent affis  
Au froid giron de triste vie;  
De m'y seoir encor me convie,  
Mais je respns (comme fâché) :  
« D'estre affis je n'ay plus d'envie ;  
Il n'est que d'estre bien couché. »*

*Je ne suis point des excessifs  
Importuns, car j'ay la pèpie,  
Dont suis au vent comme un chafis,  
Et debout ainsî qu'une espie ;  
Mais s'une fois en la copie  
De vostre estat je suis marché,  
Je criray plus hault qu'une pic :  
« Il n'est que d'estre bien couché. »*

*L'un s'oustient contre cinq ou six  
Qu'estre accoullé, c'est musardie,  
L'autre, qu'il n'est que d'estre assis  
Pour bien tenir chere hardie ;  
L'autre dit que c'est melodie  
D'un homme debout bien fiché ;  
Mais quelque chose que l'on die,  
Il n'est que d'estre bien couché.*

ENVOY.

*Princesse de vertu remplie  
Dire puis (comme j'ay touché),  
Si promesse m'est accomplie :  
« Il n'est que d'estre bien couché. »*

Clément Marot.

## De frere Lubin

*Pour courir en poste à la ville  
Vingt foyz, cent foyz, ne sçay combien ;  
Pour faire quelque chose vile,  
Frere Lubin le fera bien ;  
Mais d'avoir honneste entretien,  
Ou mener vie salulaire,  
C'est à faire à un bon chrestien,  
Frere Lubin ne le peult faire.*

*Pour mettre (comme un homme habile)  
Le bien d'autrui avec le sien,  
Et vous laisser sans croix ne pile,  
Frere Lubin le fera bien :  
On a beau dire je le tien,  
Et le presser de fatisfaire,  
Jamais ne vous en rendra rien,  
Frere Lubin ne le peult faire.*

*Pour desbaucher par un doux fiile  
Quelque fille de bon maintien,  
Point ne fault de vieille subtile,  
Frere Lubin le fera bien.  
Il presche en bon theologien,  
Mais pour boire de belle eau claire,  
Faiâdes la boire à votre chien,  
Frere Lubin ne le peult faire.*

ENVOY.

*Pour faire plus tost mal que bien,  
Frere Lubin le fera bien;  
Et si c'est quelque bon affaire,  
Frere Lubin ne le peult faire.*

Clément Marot.

---



## Chant de May & de Vertu

*Voulientiers en ce moys icy  
La terre mue & renouvelle.  
Maintz amoureux en font ainsi,  
Subjez à faire amour nouvelle  
Par legiereté de cervelle,  
Ou pour estre ailleurs plus contens ;  
Ma facon d'aymer n'est pas telle,  
Mes amours durent en tout temps.*

*N'y a si belle dame aussi  
De qui sa beauté ne chancelle ;  
Par temps, maladie ou soucy,  
Laydeur les tire en sa nasselle ;  
Mais rien ne peult enlaydir celle  
Que servir sans fin je pretens  
Et pour ce qu'elle est toujours belle,  
Mes amours durent en tout temps.*

*Celle dont je dy tout cecy,  
C'est Vertu, la nymphe eternelle,  
Qui au mont d'honneur esclercy  
Tous les vrayz amoureux appelle;  
« Venez amans, venez (dit-elle),  
Venez à moi, je vous attens;  
Venez (ce dit la jouvencelle),  
Mes amours durent en tout temps. »*

ENVOY.

*Prince, fais amye immortelle;  
Et à la bien aimer entens,  
Lors pourras dire fans cautelle,  
« Mes amours durent en tout temps. »*

Clément Marot.

Ballade en faveur des œuvres

De Neuf-Germain

*Par tous les coins de l'Univers  
Le Cygne Mantouan resonne :  
L'aveugle Thebain de ses vers  
Encor toute la Terre étonne,  
Mais je n'accorde la couronne,  
Pour le Grec, ny pour le Roma'n.  
En l'employant mieux je la donne  
Au beau Monsieur de Neuf-Germain.*

*L'autre jour le grand Apollon  
Pere du jour & de la gloire,  
Tenoit au Ciel un violon  
Marqueté d'ébene & d'yvoire,  
Et dit aux filles de Memoire,  
Je le veux mettre en bonne main,*

*Car je le garde pour la foire  
Au beau Monsieur de Neuf-Germain.*

*Mercurc luy dit : C'est un fou,  
Que de trop bon œil tu regardes,  
Il fit des vers sur Tribardou,  
Avec des paroles Lombardes;  
Mais ses rimes sont trop hagarde.  
Le Mars jura par saint Firmin,  
Qu'il vouloit donner des nazardes  
Au beau Monsieur de Neuf-Germain.*

*Les Muses lors firent un cry  
Qui passa la dixieme Sphère  
Et défendant leur savory,  
Pleines d'une juste colere,  
Jurerent à Jupin leur pere,  
Qu'elles partiroient dès demain;  
Si pas un d'eux osoit déplaire  
Au beau Monsieur de Neuf-Germain.*

*Jupiter dit à haute voix,  
Mes chères filles, je me fie  
Entierement à votre choix,*

*Quel qu'il soit, je le deïse,  
Et veux, je vous le certifie,  
Que sur Parnasse ou en chemin,  
Cinquante veaux on sacrifie  
Au beau Monsieur de Neuf-Germain.*

Voiture.

## Ballade du pays de Cocagne

*Ne louons l'Isle où Fortune jadis  
Mist ses trésors, ni la plaine Elisée,  
Ni de Mahom le noble Paradis,  
Car chacun sait que c'est billeuesée.  
Par nous plutoſt Cocagne ſoit pri'ée;  
C'eſt bon Païs : l'Almanach point ne ment,  
Où l'on le voit deſcrint fort digne'ment.  
Or pour ſauoir où giſt cet'e campagne,  
Je le diray diſant Pays en Normand,  
Le Pays de Caux eſt le Pays de Cocagne.*

*Tous les Mardys y ſont de gras Mardys,  
De ces Mardys l'année eſt compoſée.  
Cailles y vont dans le plat dix à dix,  
Et perdreaux ſont tendres comme roſée.  
Le fruit y pleut, ſi que c'eſt choſe ai'ée  
De le cueillir ſ'e baiſſant ſeulement.*

*Poissons en beurre y nagent largement,  
Fleuves y sont du meilleur vin d'Espagne,  
Et tout cela fait dire hardiment  
Le Pays de Caux est le Pays de Cocagne.*

*Pour les Beautés de ces lieux, Amadis  
Eust Oriane en son temps mesprisée,  
Bien donnerois quatre maraudeis  
Si i'en auois vne seule baissée.  
Plus cointes sont que n'est vne Espousée,  
Et dans Palais s'esbatent noblement.  
Près leur déduit & leur esbatement  
Rien n'eust paru la Cour de Charlemagne,  
Quoy que Turpin en escriue autrement.  
Le Pays de Caux est le Pays de Cocagne.*

ENVOY.

*Prince, ie iure icy foy de Normand  
Que mieux vaudroit estre en Caux vn moment.  
Roy d'Yvetot, qu'Empereur d'Allemagne ;  
Et la raison, c'est que certainement  
Le Pays de Caux est le Pays de Cocagne*

Sarrasin.

Ballade d'enlever en amour  
sur l'enlèvement de Mademoiselle de Bouteville  
par Monsieur de Coligny

*Certes ce gentil jeu d'amours,  
Chacun le pratique à sa guise,  
Qui par Rondeaux & beaux discours,  
Chapeau de fleurs, gente cointise,  
Tournoy, bal, festin, ou deuisse,  
Pense les belles captiuer;  
Mais ie pense, quoy qu'on en dise,  
Qu'il n'est rien tel que d'enleuer.*

*C'est bien des plus merueilleux tours  
La passeroute & la maistrise :  
Au mal d'aimer, c'est bien tousiours  
Vne prompte & souësue crise,*



*C'est au gasteau de friandise  
De Venus la sœur trouver.  
L'Amant est fol qui ne s'aïse  
Qu'il n'est rien tel que d'enleuer.*

*Je say bien que les premiers jours  
Que Becasse est bridée & prise,  
Elle invoque Dieu au secours  
Et ses parens à barbe grise :  
Mais si l'amant qui l'a conquise  
Sait bien la Rose cultiver,  
Elle chante en face d'Eglise  
Qu'il n'est rien tel que d'enleuer.*

ENVOY.

*Prince use toujours de main mise,  
Et te souviens pouvant trouver  
Quelque jeune fille en chemise,  
Qu'il n'est rien tel que d'enleuer.*

• Sarrasin.

## Ballade

*L'Amour pour ma liberté  
Me promet un doux martyre.  
Ma raison de son côté  
Me fait peur de son empire,  
Me dit que je m'en retire :  
Mais mon cœur sans s'allarmer,  
Me dit : Aime, ose, desire,  
Il n'est rien tel que d'aimer.*

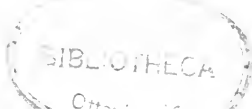
*Mon cœur, je suis bien tenté,  
J'ai grand'peine à te dédire :  
Mais enfin si la beauté  
A qui tu veux que j'aspire,  
Te rebute & te déchire,  
Pourras-tu t'en retirer,  
Et viendras-tu me redire :  
Il n'est rien tel que d'aimer ?*

*Oui, je te le redirai,  
Dit mon cœur, tant que j'expire.  
On est assez fortuné  
D'aimer toujours Silvanire,  
Sans espoir de la réduire.  
Laisse moi donc enflammer,  
Si tu veux que je respire.  
Il n'est rien tel que d'aimer.*

ENVOI.

*Beauté pour qui je soupire,  
Quoi qu'il en puisse arriver,  
N'aimer rien, c'est, sans trop dire,  
De tous les états le pire,  
Il n'est rien tel que d'aimer.*

Bussy-Rabutin.



Ballade sur la lecture des romans  
et des livres d'amour

*Hier je mis, chez Chloris, en train de discourir,  
Sur le fait des romans, Alison la sucrée.  
N'est-ce pas grand'pitié, dit-elle, de souffrir  
Que l'on meprise ainsi la Légende dorée,  
Tandis que les romans sont si chère denrée ?  
Il vaudroit beaucoup mieux qu'avec maints vers du ten ps  
De Messire Honoré l'histoire fust brulée.  
Ouy pour vous, dit Chloris, qui passez cinquante ans.  
Moi, qui n'en ai que vingt, je pretens que l'Astrée  
Fasse en mon cabinet encor quelque séjour ;  
Car, pour vous découvrir le fond de ma pensée,  
Je me plais aux livres d'amour.*

*Chloris eut quelque tort de parler si crûment ;  
Non que Monsieur d'Urfé n'ait fait une œuvre exquise  
Etant petit garçon je lisois son roman ;*

*Et je le lis encore ayant la barbe grise.*  
*Aussi contre Alizon je faillis d'avoir prise,*  
*Et soutins haut & clair qu'Urfé, par-cy par-là,*  
*De preceptes moraux nous instruit à sa guise.*  
*De quoy, dit Alizon, peut servir tout cela ?*  
*Vous en voit on aller plus souvent à l'église ?*  
*Je hais tous les menteurs ; & , pour vous trancher court,*  
*Je ne puis endurer qu'une femme me dise,*  
*Je me plais aux livres d'amour.*

*Alizon dit ces mots avec tant de chaleur,*  
*Que je crus qu'elle estoit en vertu accomplie ;*  
*Mais ses péchez escrits tomberent par malheur,*  
*Elle n'y prit pas garde. Enfin estant sortie,*  
*Nous vismes que son fait estoit papelardie,*  
*Trouvant entre autres points dans sa confession :*  
*J'ai lu maître Louis mille fois en ma vie :*  
*Et mesme quelquefois j'entre en tentation*  
*Lorsque l'ermite trouve Angelique endormie,*  
*Resvant à tel fatras souvent le long du jour.*  
*Bre, sans considerer censure ni demie,*  
*Je me plais aux livres d'amour.*

*Ah ! ah ! dis-je, Alizon, vous lisez les romans,*

*Et vous vous arrêtez à l'endroit de l'ermite !  
 Je crois qu'ainsi que vous pleine d'enseignemens  
 Oriane prêchoit, faisoit la chattemite.  
 Après mille façons, cette bonne hypocrite  
 Un pain sur la journée emprunta, dit l'auteur :  
 Pour un petit poupon l'on sçait qu'elle en fut quitte.  
 Mainte belle sans doute en a ri dans son cœur.  
 Cette histoire, Chloris, est du pape maudite :  
 Quiconque y met le nez devient noir comme un four.  
 Parmi ceux qu'on peut lire & dont voici l'élite,  
 Je me plais aux livres d'amour.*

*Clitophon a le pas par droit d'antiquité ;  
 Heliodore peut par son prix le prétendre ;  
 Le roman d'Ariane est très-bien inventé ;  
 J'ai lu vingt & vingt fois celui de Poléxandre.  
 En fait d'évenemens, Cleopatre & Cassandre  
 Entre les beaux premiers doivent estre rangez :  
 Chacun prise Cyrus & la carte du Tendre,  
 Et le frere & la sœur ont les cœurs partagés.  
 Mesme dans les plus vieux je tiens qu'on peut apprendre.  
 Percival le Gallois vient encore à son tour,  
 Cervantes me ravit ; & pour tout y comprendre  
 Je me plais aux livres d'amour.*

ENVOI.

*A Rome on ne lit point Boccace sans dispense :  
Je trouve en ses pareils bien du contre & du pour.  
Du surplus (Honny soit quy mal y pense!)  
Je me plais aux livres d'amour.*

Jean de La Fontaine.

---

## Sur Escobar

*C'est à bon droit que l'on condamne à Rome  
L'évêque d'Ypre, auteur de vains débats ;  
Ses sédateurs nous défendent en somme  
Tous les plaisirs que l'on goûte ici-bas,  
En paradis allant au petit pas,  
On y parvient quoi que Arnould nous en dise :  
La volupté sans cause il a bannie.  
Veut-on monter sur les célestes tours,  
Chemin pierreux est grande rêverie.  
Escobar fait un chemin de velours.*

*Il ne dit pas qu'on peut tuer un homme  
Qui, sans raison, nous tient en altercas  
Pour un sêtu ou bien pour une pomme ;  
Mais qu'on le peut pour quatre ou cinq ducats.  
Même il soutient qu'on peut en certains cas  
Faire un serment plein de supercherie,*



*S'abandonner aux douceurs de la vie,  
S'il est besoin, conserver ses amours.  
Ne faut-il pas après cela qu'on crie  
Escobar fait un chemin de velours ?*

*Au nom de Dieu, lisez-moi quelque somme  
De ces écrits dont chez lui l'on fait cas.  
Qu'est-il besoin qu'à présent je les nomme ?  
Il en est tant qu'on ne les connoît pas.  
De leurs avis servez-vous pour compas.  
N'admettez qu'eux en votre librairie ;  
Brûlez Arnould avec sa coterie,  
Près d'Escobar ce ne sont qu'esprits lourds.  
Je vous le dis : ce n'est point raillerie,  
Escobar fait un chemin de velours.*

ENVOI.

*Toi, que l'orgueil poussa dans la voirie,  
Qui tiens là-bas noire conciergerie,  
Lucifer, chef des infernales cours,  
Pour éviter les traits de ta furie,  
Escobar fait un chemin de velours.*

Jean de La Fontaine.

## Sur le mal d'amour

*De tant de maux qui traversent la vie,  
Lequel de tous donne plus d'embarras ?  
De grands malheurs la famine est suivie ;  
La guerre aussi cause bien des fracas ;  
La peste encore est un dangereux cas ;  
Femme fâcheuse est un méchant partage ;  
Faute d'argent cause bien du ravage ;  
Mais pas ne sont là les plus douloureux ;  
Si m'en croyez, aussi bien que le sage ,  
Le mal d'amour est le plus rigoureux.*

*De l'éprouver un jour me prit envie,  
Mais aussitôt adieu joie & soulas ;  
Ennuis cuisans, noirs soupçons, jalousie,  
Cent autres maux je vois venir à las,  
Tous mes déduits furent de grands hélas !  
Liberté fit place à honteux servage,*

*Tu us d'abord, pauvre cœur, mis en cage,  
D'où bien voudrais sortir, mais tu ne peux ;  
Lors tu chantas sur un piteux ramage  
Le mal d'amour est le plus rigoureux.*

*Quand la beauté que vous avez servie  
A vos désirs parfois ne répond pas  
C'est bien alors que c'est la diablerie ;  
Prendre on voudroit le parti de Judas.  
On se pendroit pour moins de deux ducats ;  
Sans cesse au cœur on a fureur & rage :  
Fer & poison, on met tout en usage  
Pour se tirer d'un pas si malheureux.  
Qui peut après douter de cet adage :  
Le mal d'amour est le plus rigoureux ?*

*J'excepte amour qui se traite en Turquie  
Dans les sérails de ces heureux bachas  
D'où cruauté fut de tout temps bannie,  
Où douceur git toujours entre deux draps :  
Plaisirs y sont sur des lits de damas,  
Chagrins jamais ; jamais dame sauvage.  
Jusqu'aux tendrons qui font l'apprentissage,  
Tout est galant, traitable & gracieux ;*

*Partout ailleurs, dont de bon cœur j'enrage,  
Le mal d'amour est des plus rigoureux.*

ENVOI.

*Objet charmant, de qui la belle image  
Tient dès longtemps mon cœur en esclavage,  
Soulage un peu mon tourment amoureux.  
Si tu me fais un tour si généreux,  
Plus ne tiendrai ce déplaisant langage :  
Le mal d'amour est le plus rigoureux.*

Jean de La Fontaine.

Ballade à madame Fouquet  
pour le premier terme

*Comme je vois monseigneur votre époux  
Moins de loisir qu'homme qui soit en France,  
Au lieu de lui, puis-je payer à vous ?  
Seroit-ce assez d'avoir votre quittance ?  
Oui, je le crois : rien ne tient en balance  
Sur ce point-là mon esprit soucieux,  
Je voudrois bien faire un don précieux ;  
Mais si mes vers ont l'honneur de vous plaire,  
Sur ce papier promenez vos beaux yeux.  
En puissiez-vous dans cent ans autant faire !*

*Je viens de Vaux, sachant bien que sur tout  
Les Muses sont en ce lieu résidence ;  
Si leur ai dit, en ployant les genoux :  
« Mes vers voudroient faire la révérence  
A deux soleils de votre connoissance,  
Qui sont plus beaux, plus clairs, plus radieux*

*Que celui-là qui loge dans les cieux ;  
Partant, vous faut agir dans cette affaire,  
Non par acquit, mais de tout votre mieux.  
En puissiez-vous dans cent ans autant faire ! »*

*L'une des neuf m'a dit d'un ton fort doux  
( Et c'est Clio, j'en ai quelque croyance ) :  
« Espérez bien de ses yeux & de nous. »  
J'ai cru la Muse ; & sur cette assurance  
J'ai fait ces vers, tout rempli d'espérance.  
Commandez donc en termes gracieux  
Que, sans tarder, d'un soin officieux,  
Celui des Ris qu'avez pour secrétaire.  
M'en expédie un acquit glorieux.  
En puissiez-vous dans cent ans autant faire !*

ENVOY.

*Reine des cœurs, objet délicieux,  
Que suit l'enfant qu'on adore en des lieux  
Nommés Paphos, Amathonte, & Cythere,  
Vous qui charmez les hommes & les Dieux,  
En puissiez-vous dans cent ans autant faire !*

Jean de La Fontaine.

## Ballade

*A caution tous amants sont sujets,  
Cette maxime en ma tête est écrite :  
Point n'ay de foi pour leurs tourmens secrets  
Point auprès d'eux n'ay besoin d'eau bénite,  
Dans cœur humain probité plus n'habite,  
Trop bien encore a-t-on les mêmes dits  
Qu'avant qu'Astuce au monde fut venuë :  
Mais pour d'effets, la mode en est perdue,  
On n'aime plus comme on aimoit jadis.*

*Riches atours, table, nombreux valets,  
Font aujourd'hui les trois quarts au mérite.  
Si des amans soumis, constans, discrets,  
Il est encor, la troupe en est petite.  
Amour d'un mois est amour decrepité.  
Amans brutaux sont les plus applaudis.  
Soupirs & pleurs seroient passer pour gruë,  
Faveur est dite aussi tôt qu'obtenue.  
On n'aime plus comme on aimoit jadis.*

*Jeunes beautez en vain tendent filets :  
Les jouvenceaux, cette engeance maudite,  
Fait bande à part, près des plus doux objets;  
D'être indolent chacun se félicite,  
Nul en Amour ne daigne être hypocrite;  
Ou si parfois un de ces étourdis  
A quelques soins s'abaisse, & s'habitue,  
Don de Mercy seul il n'a pas en vûe ;  
On n'aime plus comme on aimoit jadis.*

*Tous jeunes cœurs se trouvent ainsi faits.  
Telle denrée aux soles se débite.  
Cœurs de barbons sont un peu moins coquets.  
Quand il fut vieux le diable fut hermite,  
Mais rien chez eux à tendresse n'invite.  
Par maints hyvers desirs sont refroidis.  
Par maux fréquens humeur devient bourruë  
Quand une fois on a tête chenuë,  
On n'aime plus comme on aimoit jadis.*

ENVOY.

*Fils de Venus, songe à tes intérêts,  
Je voy changer l'encens en camoufflets :*



*Tout est perdu si ce train continuë.  
Ramène nous le siècle d'Amadis.  
Il t'est honteux qu'en cour d'attraits pourvuë ;  
Où politesse au comb'e est parvenuë,  
On n'aime plus comme on aimoit jadis.*

Madame Deshoulières.

---

A Madame Deshoulières

en réponse à la ballade dont le refrain est :

*On n'aime plus comme on aimoit jadis*

*Qu'à caution tous amans soient sujets,  
C'est une erreur qui les bons discrédite.  
On voit au monde assez d'amans discrets ;  
La race encor n'est pas toute détruite ;  
Quoi qu'en ait dit femme un peu trop dépîte,  
Rien n'est changé du siècle d'Amadis,  
Hors que pour estre amitié maintenue  
Plus n'est besoin d'Urgande Desconneue ;  
On aime encor comme on aimoit jadis.*

*Il est bien vray qu'on choisit les objets,  
Plus n'est le temps de dame sans mérite ;  
Quand beauté luit sous simples bavolets,  
Plus sont prifez que reine décrépîte ;  
Sous quelque toit que Bonne-Grace habite,  
Chacun y court, ju'squ'aux plus refroidis :*

*Depuis Adam cela se continue,  
Et quand Grâce est de Bonté soutenue,  
On aime encor comme on aimoit jadis.*

*Quand Celadon au pays des Forets  
Étoit prôné comme un amant d'élite,  
On vit Hylas, patron des indiscrets,  
En plein marché tenir autre conduite.  
Bref en tout temps Amour eut à sa suite  
Sujets loyaux & sujets étourdis :  
Or n'en est pas la coutume perdue,  
Comme autrefois la mode en est venue ;  
On aime encor comme on aimoit jadis.*

ENVOI.

*Toi qui te plains d'Amour & de ses traits,  
Dame chagrine, apaise tes regrets ;  
Si quelque ingrat rend ton humeur bourrue,  
Ne t'en prends point à l'Enfant de Cypris ;  
Cause il n'est pas de ta déconvenue :  
Quand la dame est d'attraits assez pourvue,  
On aime encor comme on aimoit jadis.*

Jean de La Fontaine.

Ballade sur une vieille fille  
qui vouloit se remarier

*C'est tout de bon, Venus aux cheveux gris  
Après vingt ans des glaces du veuvage  
Les feux d'Amour échauffent vos esprits :  
Quoi ! le Damon vous charme & vous engage :  
Mais pour fixer ce cœur fier & volage,  
Très-peu vous sert de brûler comme un four :  
Chez un galant, chercheur de pucelage,  
Vieille femme est un remède à l'Amour.*

*Vous ne devez songer qu'au Paradis :  
La mort est proche, & vous guette au passage  
Et cet amour dont vos sens sont epris,  
Ne servira qu'à hâter le voyage.  
Jadis les cœurs vous rendirent hommage ;  
Jadis chez vous les ris firent séjour :  
Mais maintenant il faut plier bagage :  
Vieille femme est un remède à l'Amour.*

*Il me souvient d'avoir lû que jadis,  
Ainsi que vous sur le déclin de l'âge,  
Phédre sentit de semblables soucis ;  
Mais chacun sçait qu'Hipolite fut sage :  
Ce Prince étoit délicat personnage ;  
Aussi d'abord, sans prendre un long détour,  
En peu de mots il lui tint ce langage :  
Vieille femme est un remède à l'Amour.*

ENVOI.

*Pour réparer les défauts du visage,  
On peut user d'un assez plaisant tour :  
Et c'est l'argent ; mais sans cet avantage,  
Vieille femme est un remède à l'Amour.*

Jean-Baptiste Rousseau.

## Ballade du Vieux Temps

*A qui mettoit tout dans l'amour,  
Quand l'amour lui-même décline,  
Il est une lente ruine,  
Un deuil amer & fans retour,  
L'automne trainant s'achemine ;  
Chaque hiver s'allonge d'un tour ;  
En vain le printemps s'illumine :  
Sa lumière n'est plus divine  
A qui mettoit tout dans l'amour !*

*En vain la Beauté sur sa tour,  
Où fleurit en bas l'aubépine,  
Monte avec l'aurore & fascine  
Le regard qui rôde à l'entour.  
En vain sur l'écume marine*

*De jour encor sourit Cyprine :  
Ah ! quand ce n'est plus que de jour,  
Sa grâce elle-même est chagrine  
A qui mettoit tout dans l'amour !*

Sainte-Beuve.

---

## Ballade des Pendus

*Sur ses larges bras étendus,  
La forêt où s'éveille Flore,  
A des chapelets de pendus  
Que le matin caresse & dore.  
Ce bois sombre, où le chêne arbore  
Des grappes de fruits inouïs  
Même chez le Turc & le More,  
C'est le verger du roi Louis.*

*Tous ces pauvres gens morfondus,  
Roulant des penfers qu'on ignore,  
Dans les tourbillons éperdus  
Volligent, palpitants encore.  
Le soleil levant les dévore.  
Regardez-les, cieux éblouis,  
Danser dans les feux de l'aurore.  
C'est le verger du roi Louis.*



*Ces pendus, du diable entendus,  
Appellent des pendus encore.  
Tandis qu'aux cieux, d'azur tendus,  
Où semble luire un météore,  
La rosée en l'air s'évapore,  
Un essaim d'oiseaux réjouit  
Par dessus leur tête picore.  
C'est le verger du roi Louis.*

ENVOI.

*Prince, il est un bois que décore  
Un tas de pendus enfouis  
Dans le doux feuillage sonore,  
C'est le verger du roi Louis.*

Théodore de Banville.

---

## Ballade des pauvres Gens

*Rois qui serez jugés à votre tour,  
Songez à ceux qui n'ont ni sou ni maille ;  
Ayez pitié du peuple tout amour  
Bon pour fouiller le sol, bon pour la taille  
Et la charrue, & bon pour la bataille.  
Les malheureux sont damnés, — c'est ainsi ! —  
Et leur fardeau n'est jamais adouci.  
Les moins meurtris n'ont pas le nécessaire.  
Le froid, la pluie & le soleil aussi,  
Aux pauvres gens tout est peine & misère.*

*Le pauvre hère en son triste séjour,  
Est tout pareil à ses bêtes qu'on fouaille.  
Vendange-t-il, a-t-il chauffé le four  
Pour un festin ou pour une épousaille,  
Le seigneur vient, toujours plus endurci.  
Sur son vassal, d'épouvante saisi,*

*Il met la main, comme un aigle sa serre,  
Et lui prend tout, en disant : « Me voici ! »  
Aux pauvres gens tout est peine & misère.*

*Ayez pitié du pauvre fou de cour !  
Ayez pitié du pêcheur qui tressaille  
Quand l'éclair fond sur lui comme un vautour,  
Et de la vierge aux yeux bleus, qui travaille,  
Humble & rêvant sur sa chaise de paille.  
Ayez pitié des mères ! O souci,  
O deuil ! L'enfant rose & blond meurt aussi.  
La mère en pleurs entre ses bras le serre,  
Pour réchauffer son petit corps transi :  
Aux pauvres gens tout est peine & misère.*

ENVOI.

*Prince ! pour tous je demande merci !  
Pour le manant sous le soleil noirci  
Et pour la nonne égrenant son rosaire  
Et pour tous ceux qui ne sont pas d'ici :  
Aux pauvres gens tout est peine & misère.*

Théodore de Banville.

## Ballade des belles Châlonnaises

*Pour boire j'aime un compagnon,  
J'aime une franche gaillardise,  
J'aime un broc de vin bourguignon,  
J'aime de l'or dans ma valise,  
J'aime un verre fait à Venise,  
J'aime parfois les violons ;  
Et surtout, pour faire à ma guise,  
J'aime les filles de Châlons.*

*Ce n'est pas au bord du Lignon  
Qu'elles vont laver leur chemise.  
Elles ont un épais chignon  
Que tour à tour frise & défrise  
L'aile du vent & de la brise :  
De la nuque jusqu'aux talons,  
Tout le reste est neige & cerise,  
J'aime les filles de Châlons.*

*Même en revenant d'Avignon  
On admire leur vaillantise.  
Le sein riche & le pied mignon,  
L'œil allumé de convoitise,  
C'est dans le vin qu'on les baptise.  
Vivent les cheveux drus & longs !  
Pour avoir bonne marchandise,  
J'aime les filles de Châlons !*

ENVOI.

*Prince, un chevreau court au cytise !  
Matin & soir, dans vos salons  
Vous raillez ma faindantise :  
J'aime les filles de Châlons.*

Théodore de Banville.

---

## Ballade pour ma commère

*Le beau baptême et la belle commère !  
Quels jolis yeux ! disaient les assistants.  
On rôtiissait les bœufs entiers d'Homère  
Et l'on ouvrait la porte à deux battants.  
Bonne Alison ! même après tant de temps,  
Quand je la vois, mon âme en est tout aise.  
Elle a des yeux d'enfer, couleur de braise,  
Et le sein rose & des lys à foison ;  
Elle est savante avec ses airs de niaise.  
Le bon Dieu gard' ma commère Alison !*

*En ce temps-là, mordant l'écorce amère,  
Dans mon pays de forêts & d'étangs,  
J'étais encore un coureur de chimère.  
Elle, on eût dit un matin de printemps !  
Mais, à la fin, voici qu'elle a trente ans.  
Ses grands cheveux sont blancs, ne vous déplaîse :*

*Et longs & fins, & lourds, par parenthèse,  
A n'y pas croire. O la riche toison !  
A la tenir on fait ce qu'elle pèse.  
Le bon Dieu gard' ma commère Alizon !*

*Oh ! comme fuit cette enfance éphémère !  
Mon Alizon, dont les cheveux flottants  
Étaient si fous, regarde, en bonne mère,  
Ses petits gars, forts comme des titans,  
Courir pieds nus dans les prés éclatants.  
Elle travaille, assise sur sa chaise.  
Ne croyez pas surtout qu'elle se taise  
Plus qu'un oiseau dans la belle saison,  
Et sa chanson n'est pas la plus mauvaise.  
Le bon Dieu gard' ma commère Alizon !*

ENVOI.

*Avec un rien, on la fâche, on l'apaise.  
Les belles dents à croquer une fraise !  
J'en étais fou pendant la fenaison.  
Elle est mignonne & rit quand on la baise,  
Le bon Dieu gard' ma commère Alizon !*

Théodore de Banville.

## Ballade de la vraie Sagesse

*Mon bon ami, poète aux longs cheveux,  
Joueur de flûte à l'humeur vagabonde,  
Pour l'an qui vient je t'adresse mes vœux :  
Enivre-toi, dans une paix profonde,  
Du vin sanglant & de la beauté blonde.  
Comme à Noël, pour faire reveillon  
Près du foyer en flamme, où le grillon  
Chante à mi-voix pour charmer ta paresse,  
Toi, vieux Gaulois & fils du bon Villon,  
Vide ton verre & baise ta maîtresse.*

*Chante, rimeur, ta Jeanne & ses grands yeux  
Et cette lèvre où le sourire abonde ;  
Et que tes vers à nos derniers neveux,  
Sous la toison dont l'or sacré l'inonde,  
La fassent voir plus belle que Joconde.  
Les Amours nus, pressés en bataillon,  
Ont des rosiers broyé le vermillon*



*Sur le beau sein de cette enchantresse.  
Ivre déjà de voir son cotillon,  
Vide ton verre & baise ta maîtresse.*

*Une bacchante, aux bras fins & nerveux,  
Sur les coteaux de la chaude Gironde,  
Avec ses sœurs, dans l'ardeur de ses jeux,  
Pressa les flancs de sa grappe féconde  
D'où ce vin clair a coulé comme une onde,  
Si le désir, aux yeux d'émerillon,  
T'enfonce au cœur son divin aiguillon,  
Profites-en ; l'Ame, disait la Grèce,  
A pour nous fuir l'aile d'un papillon :  
Vide ton verre & baise ta maîtresse.*

ENVOI.

*Ma muse, ami, garde le pavillon.  
S'il est de pourpre, elle aime son haillon,  
Et me répète à travers son ivresse,  
En secouant son léger carillon :  
Vide ton verre & baise ta maîtresse.*

Théodore de Banville.

## Ballade des Enfants sans-souci

*Ils vont pieds nus le plus souvent. L'hiver  
Met à leurs doigts des mitaines d'onglée.  
Le soir, hélas ! ils soupent du grand air,  
Et sur leur front la bise échevelée  
Gronde, pareille au bruit d'une mêlée.  
A peine un peu leur sort est adouci  
Quand avril fait la terre consolée ;  
Ayez pitié des Enfants sans souci.*

*Ils n'ont sur eux que le manteau du ver,  
Quand les frissons de la voûte étoilée  
Font treffaillir & briller leur œil clair.  
Par la montagne abrupte & la vallée,  
Ils vont, ils vont ! A leur troupe affolée  
Chacun répond : « Vous n'êtes pas d'ici,  
Prenez ailleurs, oiseaux, votre volée. »  
Ayez pitié des Enfants sans souci.*

*Un froid de mort fait dans leur pauvre chair  
Glacer le sang, & leur veine est gelée.  
Les cœurs pour eux se cuirassent de fer,  
Le trépas vient. Ils vont sans mausolée  
Pourrir au coin d'un champ ou d'une allée,  
Et les corbeaux mangent leur corps transi  
Que lavera la froide giboulée.  
Ayez pitié des Enfants sans souci.*

ENVOI.

*Pour cette vie effroyable, filée  
De mal, de peine, ils te disent : Merci !  
Musé, comme eux, avec eux exilée.  
Ayez pitié des Enfants sans souci !*

Albert Glatigny.

## Ballade de l'Amant inquiet

*Vous qui savez, Dames & Damoiselles,  
Ce qu'est Amour, notre gentil seigneur,  
Quand il lui plaît torturer ses fidèles,  
Ci connaissez d'où me vient ma frayeur.  
Rien parmi nous n'est plus beau ne meilleur  
Que Dame, hélas ! dont suis en dépendance :  
Passion tendre & courtoise prudence  
Se sont choisi pour asiles ses yeux,  
Et l'agrément de sa douce présence  
Est désiré dans le plus haut des cieux.*

*Saint bataillon, milices éternelles,  
O gardes-clefs du ciel supérieur,  
Éclatants d'or sous vos candides ailes,  
Vous enviez d'en haut notre bonheur  
De la bien voir & de lui faire honneur.  
Jusqu'à ce jour, malgré votre puissance,*

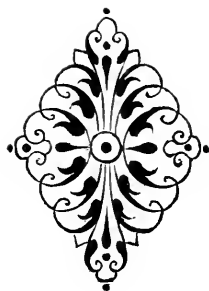
*Elle est sur terre, & sa magnificence  
Manque à l'éclat du Trône radieux,  
Et c'est pourquoi ce fleuron d'innocence  
Est désiré dans le plus haut des cieux.*

*Ains, ô Jésus ! leurs prières sont telles  
Que moi, resté dans ce monde trompeur,  
Verrai ses yeux, tout remplis d'étincelles,  
Tôt se voiler d'une terne vapeur.  
Un Ange prompt & de qui m'est grand'peur,  
En habit vert couleur de l'espérance,  
Viendra lui dire : « Ici tout est souffrance ;  
Monter là-haut, sur mes ailes, vaut mieux,  
Car dès longtemps jour de ta survenance  
Est désiré dans le plus haut des cieux. »*

ENVOI.

*Dames, & vous, Damoiselles, je pense  
(Puisque j'ai fait rencontre & connaissance  
De cette Dame au cœur religieux)  
Que le salut de mon intelligence  
Est désiré dans le plus haut des cieux.*

Frédéric Plessis.



## NOTES

---

### BALLADES DE JEHAN FROISSART p. 1 et suivantes.

*Œuvres de Froissart.* Poésies publiées par M. Aug. Scheler. Bruxelles, 1870. In-8°.

Page 1, vers 6, *saint Jame*, forme anglaise du nom de saint Jacques.

Page 6, vers 11. « Le poète fait entendre que le nom de celle qu'adorait Achille, renferme les cinq lettres qui composent celui de la *Chiere Dame*, à qui la ballade est adressée, & qui, par conséquent, suppose-t-on, s'est appelée AELIX. » (Auguste Scheler.)

### BALLADE DE GUY DE LA TRÉMOUILLE p. 7.

*Le livre des cent ballades contenant des conseils à un Chevalier pour aimer loialement & les responses aux*

*ballades, publié... par le marquis de Queux de Saint-Hilaire.* Paris. Maillet, M D CCC LXVIII.

La ballade : *En ciel un Dieu, en terre une Déesse*, est dans les « *responses* ». Elle a été composée, selon les présomptions exposées par M. de Saint-Hilaire, entre les années 1386 & 1392.

Messire Guy de la Trémouille, chevalier, était garde de l'oriflamme en 1383. Il mourut en 1398, laissant un beau renom de prud'homme.

#### BALLADES D'EUSTACHE DESCHAMPS

P. 9 et suivantes.

*Poésies morales & historiques d'Eustache Deschamps*, publiées pour la première fois par G.-A. Crapelet, imprimeur. Paris, M. DCCC XXXII. Gr. in-8°.

Page 14, vers 9 & suivants. Comprenez : *Pourquoi dames & pucelletes font-elles si grande difficulté d'aimer un ami, puisqu'elles sécheront comme l'herbe ?*

Page 4, vers 14 & suivants. Comprenez : *Ceux qui n'aimèrent pas & qui ont dit non à l'amour, auront maigre gloire, mais ceux qui aimèrent généreusement, apparaîtront la face lumineuse & auront renommée par le monde.*

Page 16, *Ballade*. Eustache Deschamps avait connu & approché le bon connétable de France. Il n'est pas le seul poète qui ait chanté Duguesclin. Cuvelier, trouvère, rima une longue chanson des gestes de sire Bertran.



BALLADES DE CHRISTINE DE PISAN.  
p. 18 et suivantes

*Les Poésies de Christine de Pisan* sont conservées en manuscrit à la Bibliothèque nationale. Nos 7,087 — 7,217 — 7,223 — 7,641.

Page 18, vers 2 & 3, *dis*, poèmes, *didier*. Eustache Deschamps a composé un « Art de diètier & de fere chançons, balades, virelais & rondeaulx ».

Page 24, *Ballade*. Christine de Pisan fut veuve, à vingt-cinq ans, d'Estienne du Castel, notaire & secrétaire du roi Charles V.

Page 25, vers 10, plus affombrie que teinture couleur d'un More.

P. 26. *Complainte sur la mort du duc de Bourgogne*. Dame Christine-la-Désolée, qui pleura beaucoup en sa vie, ne pleura jamais plus qu'à la mort du duc Philippe, qui l'avait gratifiée de ses dons. Elle interrompit, à la triste nouvelle du meurtre, son livre de *Mutation de Fortune*, & elle écrivit ces lamentations : « Comme obscurcie de plains, plours & lermes, à cause de nouvelle mort, me convient faire douloureuse introyte & commencement à la seconde partie de cette œuvre présente ; adoulée à bonne cause de survenue perte, non mie singulière a moy ou a aucuns, mais générale & expresse eu maintes terres & plus en cestuy royaume, comme despouillié & deffait de l'un de ses souverains pilliers. »

(*Le Livre des fais & bonnes meurs du sage roy Charles V.* 2<sup>e</sup> partie.)

## BALLADES D'ALAIN CHARTIER

p. 28 et suivantes.

*Les Œuvres de maître Alain Chartier...* toutes nouvellement réunies, par André du Chefne, Tourangeau, Paris, 1517. In-f<sup>o</sup>.

## BALLADES DE CHARLES D'ORLÉANS

p. 34 et suivantes.

*Poésies de Charles d'Orléans*, publiées par J.-Marie Guichard. Paris, Gosselin, 1847. In-12.

Pages 34 à 44. Ballades composées en Angleterre où le duc Charles était prisonnier.

Page 39, vers 1. *La saint Valentin*, fête anglaise, consacrée aux fiançailles. C'est le jour où l'on dit que les oiseaux s'apparient.

Page 41. *Ballade*. Le duc Charles y déplore la mort de sa dame, qu'il nomme Beaulté, & qui périt « en droite fleur de jeunesse ».

## BALLADES DE FRANÇOIS VILLON

p. 45 et suivantes.

*Œuvres de maître François Villon*, corrigées & augmentées d'après plusieurs manuscrits qui n'étoient pas connus, précédées d'un *Mémoire...*, par J.-H.-R. Prompsault. Paris, Ebrard, 1835. In-8<sup>o</sup>.

En attendant le texte qu'établit en ce moment M. Longnon, avec une méthode vraiment scientifique, nous avons suivi l'édition de l'abbé Prompsault.

Page 45, *Ballade intitulée les Contredictz de Franc Gontier*. Voici le huitain qui, dans le texte de Villon, précède cette ballade :

*Gontier ne crains, qui n'a nulz hommes  
Et mieulx que moy n'est hérité ;  
Mais en ce débat cy nous sommes ;  
Car il loüe sa pouvreté ;  
Estre pouvre yver & esté,  
A bonheur celà il repute ;  
Je le tiens à maheureté,  
Lequel a tort ? or en discute.*

*Les Dits de Franc Gontier* est un petit poème du xiv<sup>e</sup> siècle.

Page 45, vers 11 & suiv. Le sens est : *Si Franc Gontier & sa compagne eussent suivi cette douce vie, ils n'eussent point mangé leur croute de pain bis, frottée d'ail & de civette.*

Page 45 vers 15. *Mathon*, lait caillé, — *potée*, boisson. On dit encore *potion*.

Page 46, vers 7 & suiv. Le sens est : *Le chant de tous les oiseaux qui sont d'ici à Babylone ne me retiendrait pas un jour, pas une matinée à la campagne, s'il m'y fallait vivre en suivant un si maigre régime.*

Page 50. *Ballade et orasion*. On trouve dans les registres de l'*Officialité parisienne* de 1460 & 1461, une mention plusieurs fois répétée de Jean Cotard, qualifié de *procurator* ou de *promotor curiæ*.

P. 50, vers 6. *Architriclin*. Villon désigne ainsi l'in-

tendant (*architriclinus*) des époux de Cana. Jean II, 9.

P. 51, vers 10 :

*Bref, il en fut à grand peine au douzième,  
Que s'escriant, « Haro ! la gorge m'ard !  
Toft, toft, dit-il, que l'on m'apporte à boire ! »*

(La Fontaine. *Contes & Nouvelles*, I, x, le Payfan qui avoit offensé son seigneur.)

P. 52. *Ballade que Villon fêit à la requeste de sa mère pour prier Nostre-Dame*. Cf. le présent livre p. xxiii.

P. 52, vers 13, *l'Égyptienne*, sainte Marie l'Égyptienne.

P. 52, vers 14. *Théophilus*. Cf. le miracle *Theophilus*, dans Gautier de Coinû. Rutbeuf en a fait une moralité.

P. 55, vers 2. *Flora*, courtisane qui fut aimée de Pompée.

P. 55, vers 3. *Archipiada* est peut-être Archippa, dont le souvenir est associé à la mémoire du poète Sophocle. — *Thaïs*, courtisane qui brilla à Athènes au milieu du ve siècle.

P. 55, vers 4. *Qui fut sa cousine germaine*, par la beauté.

P. 55, vers 5. La Nymphe *Écho*, d'après Ovide.

P. 55, vers 9. *Héloïs*, Héloïse, nièce du chanoine Fulbert.

P. 55, vers 11. *Pierre Esbaillard*. Abailard, le docteur qui mourut en 1142.

P. 55, vers 13 & 14. Cette *Royne* est Marguerite de

Bourgogne, première femme de Louis le Hutin. Elle débauchait les écoliers, dans la tour de Nesle, & les faisait jeter dans la Seine. Buridan obtint ses dangereuses caresses; il ne fut pas noyé & il se retira à Vienne, en Autriche, où il fonda une université. Telle est la légende.

P. 56, vers 1. *La Royne blanche comme ung lys* est Blanche de Bourbon, mariée, en 1352, à Pierre le Cruel.

P. 56, vers 3. *Berthe*, Bertrande, fille de Caribert, femme de Peppin, mère de Charlemagne, ou, pour mieux dire, la reine Pedauque, la fileuse qui contait les *Contes de la mère l'Oie* (Cf. Hyacinthe Husson, *La Chaîne traditionnelle* et les *Contes de Perrault*, édition Lefèvre, p. LVII.) — *Biétris*, Béatrix de Provence, mariée, en 1245, à Charles de France, fils de Louis VIII. — *Allys*, Alix de Champagne, mariée, en l'an 1160, à Louis le Jeune, roi de France.

P. 56, vers 4. *Harembouges*, Eremburgès, fille & héritière de Élie de La Flèche, comte du Maine, mort en 1110.

P. 56, vers 5. *Jehanne Darc*, née à Dom-Remy, petit village des marches de Lorraine.

P. 56. *Envoi*. Prince, quel que soit le jour de la semaine ou de cette année, que vous me demandiez où elles sont, je vous répondrai en redisant ce refrain : *Mais où sont...*

BALLADE D'OCTAVIEN DE SAINT-GELAIZ,

P. 59.

*S'ensuyt la Chasse et le départ d'Amours, nouvellement imprimé à Paris, où il y a de toutes les tailles*

de Rimes que l'on pourroit trouver. Cōposée par Reueréd per en Dieu messire Oâvien de Saîd-Gclaz euesq dâgoulisme. Et par noble hōme Blaise dauriol Bachelier en chascun droit, demourât à Thoulouse. On les vent à Paris en la rue neufue nostre dame A lenseigne de l'escu de France.

P. 60, vers 8. *Sextus Tarquin*. Tit.-Liv., 1, 54.

P. 60, vers 11. *Roboam*. Reg., III, 2. *Paralip.*, II, 9.

P. 60, vers 14. *Marc Anthoine*. Plut. *Anton*.

P. 60, vers 15. *Cleopatra*. Plut. *Anton*.

P. 60, vers 16. *Marcelline*. Fille de C. Marcellus & d'Oâvia, répudiée par Agrippa (?).

#### LE CYMETIERE DES ANGLOIS, p. 62.

*La Déploration des Estatz de France...*

*L'Estat de Noblesse*, en apprenant une nouvelle entreprise des Anglais, parle comme on voit en la Ballade.

P. 62, vers 8. N'élidez pas l'e muet dans le mot *France*.

P. 63. *Envoy*. Entendez : *Quand il devrait pleuvoir des pierres, la croix blanche fera victorieuse*. Au temps du roi Charles VI, ceux d'Armagnac portaient la croix blanche, & ceux de Bourgogne, alliés aux Anglais, la croix rouge.

#### UNE PURE ET BLANCHE LICORNE QUI SE VIENT RENDRE A PURETÉ, p. 64.

*Le Grant & vrai Art de pleine rhétorique...* tant en prose qu'en rime, 1521.

Pierre Fabri, Rouennais, était curé de Meray.

« L'idée que la « sainte douceur » de la vierge était

supérieure au pouvoir du mal avait pris alors une forme précise dans la légende tant répétée de la Vierge & de la Licorne. La Licorne, qu'on voyait dès le <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle sculptée à côté du Basilic, sur les murs des églises était, disent les *Béstiaires*, un cheval-chèvre d'une blancheur immaculée. Elle portait au front une merveilleuse épée. Les veneurs la voyaient passer dans les clairières; ils n'avaient jamais pu l'atteindre, tant elle était rapide. On savait toutefois que, si une vierge, assise dans la forêt, appelait la licorne, la bête obéissait, inclinait la tête sur le giron de l'enfant, se laissait prendre, enchaîner par d'aussi faibles mains. Mais la Licorne tuait la fille « corrompue & non pucelle ».

Voilà ce qui était conté par toutes gens, écouté en frissonnant, retenu & rêvé pendant de longues veillées. Tous avaient vu la Licorne en quelque image taillée ou peinte; quelques-uns l'avaient reconnue de loin, dans les halliers, aux heures douteuses. (ANATOLE FRANCE, la *Mission de Jeanne Darc.*)

BALLADE A CHRISTOFLE DE REFUGE, p. 67.

*Chants royaux, Oraisons & autres petits Traités*, par Guillaume Crétin. Paris, Simon du Bois, pour Galliot du Pré, 1527. In-8° gothique.

BALLADES DE JEAN MAROT

p. 70 et suivantes.

*Œuvres de Clément Marot*, avec les ouvrages de Jehan Marot son père, à La Haye M. DCC. XXXI. in-4°, tome 4.

P. 73, vers 15. Paul Orofe compofa, vers l'an 416 de J.-C., une *Hiftoire univerfelle* fort barbare.

BALLADE DE EUSTORGE DE BEAULIEU, p. 74.

*Les divers Rapports contenant plusieurs Rondeaux, Ballades, Epiftres, enfemble une du Coq à l'Asne, & une autre de l'Asne au Coq; fept Blafons anatomiques du corps féminin; la refponfe du blafonneur du.. à l'auteur de l'apologie contre luy...* Lyon, P. de Sainte-Lucie, 1537. In-8°.

BALLADE DE JEAN BOUCHET, p. 76.

*Opufcules du Traverfeur des voyes périlleufes, nouvellement par luy reveuz, amandez & corrigez; contenant, Épiſtre de juſtice, le Chappelet des princes, Ballades morales, Déploration de l'Églife.* Poitiers, Jean Bouchet, 1526. In-4° gothique.

Le titre poétique de Jean Bouchet était, comme on voit: *le Traverfeur des voyes périlleufes.*

Sa devife était: *ha bien touché.*

Jean Bouchet obſerve l'alternance des rimes mafculines & des rimes féminines.

BALLADE TOUCHANT JUSTICE, p. 78.

*Les Abus du Monde.* Paris, P. le Dru, 1504. In-8° gothique.

P. 78, vers 9. « Pſalm., LXXX: *Juſticia de cælo prof-pexit.* » Cette gloſe eſt de Gringoire. Le texte ne ſ'en retrouve pas dans les pſaumes.



P. 78, vers 11. *Comme au temple reposoient les pucelles.* Peut-être les vestales.

P. 79, vers 6. « Horatius : *Quandoque bonus dormitas homerus.* » Cette glose est de Gringoire.

P. 79, vers 8. « Horatius : *Nemo omni est ex patre beatus.* » Cette glose est de Gringoire.

P. 79, vers 11. « Proverb., XI : *Justitia liberabis a morte.* » Cette glose est de Gringoire.

D'UN CHAT ET D'UN MILAN, p. 80.

*Œuvres poétiques de Mellin de Saint-Gelais.* A Lyon, par Antoine de Harsy, 1574. In-8°.

BALLADES DE CLÉMENT MAROT

p. 82 et suivantes.

*Œuvres de Marot*, augmentées d'un grand nombre de ses compositions nouvelles. Lyon, Dolet, 1543. In-8°.

P. 82. *Du temps que Marot estoit au Palais à Paris.* Clément Marot, après avoir achevé ses études universitaires, suivit le Palais. Mais il ne resta pas longtemps parmi les basochiens.

P. 82, vers 10. *La porte Barbette*, proche la rue & l'hôtel Barbette.

P. 85. *A madame d'Alençon, pour estre couchée en son estat.* Ce fut en l'an 1519 que Clément Marot fut attaché à la cour de madame Marguerite de Valois, duchesse d'Alençon & de Berry.

On le trouve inscrit pour la première fois parmi les pensionnaires de la bonne duchesse de Valois, à la date

de 1524. (Cf. d'Héricault, *Nouvelle Collection Janet*.) Il recevait 95 livres par an. Il était en même temps attaché à la maison militaire du duc d'Alençon, mari de Marguerite.

P. 87, de *Frère Lubin*. « Tu trouveras d'autres Balades à double refrain, l'un repeté au mylieu du couplet & l'autre à la fin, comme en la Balade de Marot à Frere Lubin, & ceste maniere de refrain double est autant rare que plaifante. » (*L'Art poétique françois*, par Thomas Sibilet.)

P. 89. *Chant de May & de Vertu*. Consultez, sur le titre, le chapitre de *l'Art poétique* de Thomas Sibilet, lequel nous donnons en Appendice, n° II.

BALLADE EN FAVEUR DES ŒUVRES  
DE NEUF-GERMAIN, p. 91.

*Les Œuvres de Monsieur de Voiture*, à Paris, rue Saint-Jacques, chez Michel Guignard & Claude Robustel. M.DCC.XIII, in-8°, t. II.

BALLADES DE SARRASIN  
p. 94 et suivantes.

*Les Œuvres de monsieur Sarasin*. A Paris, chez Augustin Courbé, M.DC.LVI. In-4°.

BALLADE DE BUSSY RABUTIN, p. 98.

*Les Lettres de messire Roger de Rabutin, comte de Buffy, lieutenant général des armées du roi...* A Paris, chez Florentin & Pierre Delaume, M.DC.XCVIII.

- Cette Ballade est jointe à une lettre du comte de  
• Buffy à M. de Sc... (Scudéry).

A Buffy, ce 16 février 1676.

« ... Je vous envoie la Balade que vous m'avez demandée. Elle a un petit air de Marot qui ne me déplait pas. »

BALLADES DE JEAN DE LA FONTAINE

p. 100 et suivantes.

*Contes mis en vers par Jean de la Fontaine.* Paris, Claude Barbin, 1665. In-12.

*Ballade sur la lecture des romans & des livres d'amour.*

Ce poème n'a de la ballade que le refrain.

P. 100, vers 7. *L'Assree*, de Honoré d'Urfé.

P. 101, vers 16. *Maître Louis*, l'Arioïste.

P. 101, vers 17. Voici l'endroit de l'ermite qui fit entrer en tentation Alizon la Sucrée :

« De la cime d'un rocher élevé, l'ermite a vu Angélique, au comble de l'affliction et de l'épouvante, aborder à l'extrémité de l'écueil. Il était lui-même arrivé six jours avant, car un démon l'y avait porté par un chemin non frayé. Il vient à elle, avec un air plus dévot que n'en eurent jamais Paul ou Hilarion.

« A peine la dame l'a-t-elle aperçu que, ne le reconnaissant pas, elle reprend courage. Peu à peu, sa crainte s'apaise, bien qu'elle ait encore la pâleur au visage. Dès qu'il est près d'elle, elle dit : « Ayez pitié de moi, mon père, car je suis dans une malheureuse situation. » — Et, d'une voix interrompue par les

sanglots, elle lui raconta ce qu'il savait parfaitement.

« L'ermite commence à la réconforter par de belles et dévotes paroles; et, pendant qu'il parle, il promène des mains audacieuses tantôt sur son sein, tantôt sur ses joues humides. Puis, devenu plus hardi, il va pour l'embrasser. Mais elle, tout indignée, lui porte violemment la main à la poitrine & le repousse, & son visage se couvre d'une honnête rougeur.

« Il avait à son côté droit une poche. Il l'ouvre & il en tire une fiole pleine de liqueur. Sur ces yeux puissants, où Amour a allumé sa plus brûlante flamme il en jette légèrement une goutte qui suffit à endormir Angélique. La voilà, gisant renversée sur la table, livrée à tous les désirs du lubrique vieillard.

« Il l'embrasse & la palpe à plaisir; & elle dort, & ne peut faire résistance. Il lui baise tantôt le sein tantôt la bouche. Personne ne peut le voir en ce lieu âpre et désert. Mais, dans cette rencontre, son destrier trébuche, car le corps débile ne répond point au désir. Il avait peu de vigueur, ayant trop d'années, & il peut d'autant moins, qu'il s'essouffle davantage.

« Il tente toutes les voies, tous les moyens, mais son paresseux roussin se refuse à sauter. En vain il lui secoue le frein, en vain il le tourmente; il ne peut lui faire tenir la tête haute. Enfin, il s'endort près de la dame qu'un nouveau danger menace encore. La fortune ne se contente pas de si peu, quand elle a pris un mortel pour jouet. »

.....  
(*Roland furieux*, chant VIII, huitains 45 à 50.)

M. Francisque Reynard a bien voulu nous communiquer ce fragment de sa belle traduction de l'Arioste, actuellement sous presse.

P. 102, vers 3. Dans *Amadis de Gaule*, le *Beau Ténébreux* on lit :

Chapitre XL. *Comment Amadis alla passer une dernière nuit avec sa mie Oriane, à qui il avoua les raisons de son départ.*

Chapitre XLII. *Comment Oriane, se sentant grosse, avisa aux moyens de celer son état.*

Dans *Amadis*, le *Chevalier de la verte épée*, suite du précédent, on lit :

Chapitre XXIX. *Comment le roi Lifvart livra aux ambassadeurs de l'Empereur sa fille Oriane & autres demoiselles pour les conduire à Rome.*

P. 102, vers 12. *Clitophon. Les Amours de Clitophon & de Leucippe*, par Achille Tatius.

P. 102, vers 13. *Les Amours de Théagène & Chariclée*, par Héliodore.

P. 102, vers 14. *Ariane*, par Jean Desmarets.

P. 102, vers 15. *Polexandre*, par Marin le Roy de Gomberville.

P. 102, vers 16. *Cléopâtre*, par la Calprenède.

P. 102, vers 16. *Cassandre*, par le même.

P. 102, vers 18. *Cyrus*, par M<sup>lle</sup> de Scudéry. La *Carte du Tendre* est dans ce roman.

P. 102, vers 19. Le roman de *Clélie* avait d'abord paru sous le nom de Georges Scudéry, bien qu'il fût de sa sœur Madeleine.

P. 102, vers 21. *Perceval le Gallois*, par Chrétien de Troyes.

P. 104. *Sur Escobar.* « Quoiqu'il (La Fontaine) n'ait pris aucune part aux disputes religieuses qui alors agitaient la société, & même ébranlaient l'État, cependant il résuma en quelque sorte toutes les railleries du janséniste Pascal sur les jésuites dans sa jolie Ballade sur Escobar. » (*Histoire de la vie & des ouvrages de Jean de La Fontaine*, par C.-A. Walckenaer.)

P. 106. *Ballade sur le mal d'Amour.* Cette Ballade a d'abord été imprimée dans un recueil de poésies de Pavillon, avec la signature de La Fontaine. Elle est de 1684.

P. 109. *Ballade à madame Fouquet.* La Fontaine plut au surintendant Fouquet, qui le prit pour son poète, se l'attacha & lui fit une pension de mille francs, à condition qu'il en acquitterait chaque quartier par une pièce de vers, condition qui fut exactement remplie.

Pour le terme de la Saint-Jean de l'an 1659, le poète envoya la *Ballade à madame Fouquet*. Pellisson, secrétaire du surintendant, libella en vers une double quittance pour cette Ballade. Voici comment s'exprime le notaire du Parnasse :

Quittance publique pour la Ballade  
par Jean Pellisson.

*Par-devant moi, sur Parnasse notaire,  
Se présenta la reine des beautés,  
Et des vertus le parfait exemplaire,  
Qui lut ces vers, puis les ayant comptés,  
Pesés, revus, approuvés & vantés,*

*Pour le passé voulut s'en satisfaire ;  
Se réservant le tribut ordinaire,  
Pour l'avenir, aux termes arrêtés,  
Muses de Vaux, & vous leur secrétaire,  
Voilà l'acquit tel que vous souhaitez.  
En puissiez-vous dans cent ans autant faire !*

Quittance sous feing privé pour  
la Ballade précédente, par Pellisson.

*De mes deux yeux, ou de mes deux soleils,  
J'ai lu vos vers qu'on trouve sans pareils,  
Et qui n'ont rien qui ne me doive plaire.  
Je vous tiens quitte & promets vous fournir  
De quoi partout vous le faire tenir,  
Pour le passé, mais non pour l'avenir.  
En puissiez-vous dans cent ans autant faire !*

BALLADE DE M<sup>me</sup> DESHOULIÈRES, p. 111.

C'est à propos de l'opéra d'*Amadis*, représenté en janvier 1684, que madame Deshoulières fit la Ballade :

*On n'aime plus comme on aimoit jadis.*

M<sup>me</sup> Deshoulières avait quelque raison de parler de la sorte : elle atteignait sa cinquantième année. Elle adressa son poème au duc de Montausier, qui était aussi suranné comme amant qu'elle l'était comme maîtresse.

« Une foule de poètes se présentèrent pour défendre le temps présent contre les attaques de celle qu'on appelait la dixième muse, la Calliope française. Le duc de Saint-Aignan, qui jouissait de toute la fa-

veur du roi, entra un des premiers dans la lice : & M<sup>me</sup> Deshoulières, flattée d'avoir à combattre un tel champion, répondit à la Ballade qu'il avait composée, sur les mêmes rimes, & avec le même refrain que la sienne. Le duc de Saint-Aignan répliqua ; madame Deshoulières riposta de nouveau. » (*Walckenaer.*) Voici ces diverses répliques :

Réponse de M. le duc de Saint-Aignan.

Balade.

*A caution tous ne sont pas sujets.  
Autre maxime en ma tête est écrite ;  
Et pour parler de mes tourmens secrets,  
Oncques de cour ne connus l'eau benite.  
Si dans mains cœurs probité plus n'habite,  
Au mien les faits suivent toujours les dits.  
Par moi l'Astuce au monde n'est venuë,  
D'amans loyaux si la mole est perduë,  
Moy j'aime encor comme on aimoit jadis.*

*Nul riche atour,\* nul nombre de valets,  
Ne contribue à mon peu de mérite.  
Toujours me tiens au rang des plus discrets :  
Tant mieux pour moy si la troupe est petite,  
Amour chez moy n'est jamais décrepite,  
Et quand les fots sont les plus aplaudis  
Dûssay-je en tout passer pour une gruë,  
Faveur se cache aussi-tôt qu'obtenue,  
Tant j'aime encor comme on aimoit jadis.*



*Jeunes beautez qui tendez vos filets,  
Chassez bien loin cette engeance maudite  
De jouvenceaux, quand près des beaux objets  
D'être indolent chacun se félicite.*

*Je sens l'amour sans faire l'hypocrite,  
Et le fers mieux qu'un de ces étourdis;  
Mais si pour vous aux soins je m'habitue,  
Don de mercy j'auray toujours en vûe,  
Car j'aime encor comme on aimoit jadis.*

*Quand jeunes cœurs se trouvent ainsi faits,  
Présent meilleur à Dame on ne débite.  
Cœurs de barbons peuvent être coquets.  
Le diable eut tort quand il se fit hermite.  
Si ma personne à tendresse n'invite,  
Mes sens au moins point ne sont refroidis.  
Par aucuns maux mon humeur n'est bourruë,  
Et peu m'en chaut, si j'ay teste chenuë,  
Car j'aime encor comme on aimoit jadis.*

#### Envoy

*Fils de Venus songe à tes interêts,  
Reprends l'encens, & rends les camouflets,  
Accorde à tous que ce train continuë,  
Nous reverrons le siecle d'Amadis;  
Et si jamais Dame d'uttraits pourvûe  
A m'enflâmer se trouve parvenuë,  
Je l'aimerai comme on aimoit jadis.*

## Réponse à M. le duc de Saint-Aignan.

## Balade.

*Duc, plus vaillant que les fiers Paladins  
Qui de géans conquéroient les armures :  
Duc, plus galant que n'étoient Grenadins,  
Point contre vous ne sont mes écritures.  
Grand tort aurois de blasonner vos feux.  
Hé qui ne sçait, beau sire, je vous prie,  
Qu'en fait d'amour & de chevalerie  
Onques ne fut plus véritable preux ?*

*Vous pourfendez vous seul quatre assassins,  
Vous réparez les torts & les injures,  
Feriez encor plus d'amoureux larcins  
Que jouvenceaux à flondes chevelures ;  
Ce que jadis fit le beau ténébreux  
Près de vos faits n'est que badinerie,  
D'encombriers vous sortez sans féerie.  
Onques ne fut plus véritable preux.*

*Jamais l'Aurore aux doigts incarnadins  
En jours brillans ne change nuits obscures  
Que cault Amour & Mars aux airs mutins  
Vous n'invoquiez pour avoir aventures.  
Vous bravez tout, malgré des ans nombreux  
Qui volontiers empêchent qu'on ne rie,  
Avez d'un fils augmenté votre hoirie :  
Onques ne fut plus véritable preux.*

## Envoi

*Que puissiez-vous, Chevalier valeureux,  
En tout combat, en butin amoureux,  
Ne vous douloir jamais de tromperie,  
Et qu'à l'envi chez nos derniers neveux,  
Lisant vos faits hautement on s'écrie :  
Onques ne fut plus véritable preux.*

Réponse de M. le duc de Saint-Aignan.

## Balade.

*O l'heureux temps où les fiers Paladins  
En toutes parts cherchoient les aventures,  
Où sans dormir non plus que font lutins  
Ja n'étoient las de porter leurs armures !  
Princes & Roys par vins & confitures  
Les régaloient au sortir des festins.  
Dame à bon droit des beaux esprits chérie,  
Qui faites cas des guerriers valeureux,  
Est-il rien tel qu'art de chevalerie ?  
Fut-il jamais un métier plus heureux ?*

*Ces Damoisels s'ébatoient es jardins  
Bien atournez de pompeuses vêtements.  
Là, plus vermeils qu'on ne peint Chérubins,  
Chapeaux de fleurs mis sur leurs chevelures,  
Se déduisoient en superbes parures.  
Riches plumats, toiles d'or, & satins,  
De les voir tels toute ame étoit ravie,  
Tant avoient l'air de gens victorieux*

*Dame sans pair, dites-nous, je vous prie :  
Fut-il jamais un métier plus heureux ?*

*S'il avenoit que felons assassins  
En dur eslor leur fissent des blessures,  
Ja nul métier n'avoient de medecins,  
Filles de Roys moult belles créatures  
Qu'on renommoit pour leurs sçavantes cures  
Sur lits molets & sur riches coussins,  
Chacune à part soigneuse de leur vie,  
Les consolant par devis amoureux,  
Rendoient bien-tôt leur personne guerrie :  
Fut-il jamais un métier plus heureux ?*

*Moy qui toujours surpassant maints blondins  
En vrais effets ainsi qu'en écritures,  
Ay depuis peu mis au jour deux bandins,  
Dont on seroit d'agréables peintures,  
Dans la vigueur qu'on voit en mes alures,  
Je veux aussi par de nobles desseins,  
Des ennemis voir la face blémie,  
Et leur livrer un assaut vigoureux,  
Puis tôt après retourner vers ma mie.  
Fut-il jamais un métier plus heureux ?*

#### Envoy

*Que puissiez-vous, Dame au cœur genereux,  
Voir en honneur toujours votre mesgnie,  
Et qu'un germain moult digne de nos vœux*

*Se trouve un peu revêtu d'Abaye  
De bon rapport, commode, & bien nombreux.  
Si que mitré, content & glorieux  
En tel déduit quelquefois il s'écrie,  
Fut-il jamais un métier plus heureux ?*

Réponse à M. le duc de Saint-Aignan.

Balade.

*Los immortel que par fait héroïque  
Chevalerie en tous lieux aque roit,  
Vous fait aimer ce temps hyperbolique :  
Quand est de moy ce qui plus m'en plairoit,  
Ce n'est combat, vêtue magnifique,  
Tournois fameux, mais bien l'Amour antique  
Dont triste mort seule voyoit le bout.  
Bon Chevalier que tout craint & révere,  
Ainsi le monde en sentiment differe :  
Opinion chez les hommes fait tout.*

*L'un rit de tout, l'autre mélancolique,  
D'Arlequin même en mille ans ne riroit,  
L'un pour joüer fait devenir éthique  
Son train & lui, l'autre ne troqueroit  
Pour mines d'or sa verve poétique,  
L'un de tout œuvre entreprend la critique,  
Et fait souvent conte à dormir debout :  
L'autre à son gré reglant le ministère,  
De se regler ne s'embarasse guere :  
Opinion chez les hommes fait tout.*

*Esprit de gain fait faire aux flots la nique,  
 Desir de gloire en périlleux endroit  
 Conduit guerriers, nature pacifique  
 Aux Magistrats met en teste le droit.  
 Ambition fait que le coffre on pique,  
 Vanité fait que Philosophe explique :  
 Comment tout vient, en quoy tout se résout ;  
 Chaque mortel coiffé de sa chimere,  
 Croit à par soy que mieux on ne peut faire :  
 Opinion chez les hommes fait tout.*

*Non moins diverse en chaque République  
 Est la coutume, icy punir on voit  
 Sœur avec qui son frere prévarique.  
 Et la Persane en son lit le reçoit :  
 Germains font cas de la liqueur bachique,  
 Le Musulman en défend la pratique,  
 Subtil larcin Lacédémone absout.  
 Où le Soleil monte sur l'Emisphere,  
 Par pitié le fils meurtrit son pere :  
 Opinion chez les hommes fait tout.*

#### Envoy

*Duc dont le los vole du sein Persique  
 Jusqu'où Phébus finit son tour oblique,  
 De mon Germain point ne sçavez le goût ,  
 Grosse Abaye à la mitre il préfère.  
 Trop lourd, dit-il, est sacré caractère :  
 Opinion chez les hommes fait tout.*

« Pavillon se joignit au défenseur du temps présent,  
& dans de fort jolies Ballades foutint

*Qu'on aime encor comme on aimoit jadis.*

D'autres convinrent avec l'apologiste du siècle d'Amadis

*Qu'on n'aime plus comme on aimoit jadis.*

« Mais ils convertissaient galamment cet aveu en compliments pour la dixième Muse. De Losme de Monchefnay, l'auteur connu du *Boleana*, lui disait :

*Où, j'en conviens, charmante Deshoulières ;  
Mais si chaque beauté possédoit vos lumières,  
On reverroit bientôt le siècle d'Amadis.*

. . . . .

*Si, comme vous, toutes nos dames  
Avoient l'art de toucher nos âmes,  
On aimeroit bientôt comme on aimoit jadis.*

« La Fontaine, qui était fortement prévenu contre madame Deshoulières depuis qu'elle avait cabalé contre les pièces de Racine, son ami, lui répondit sur un ton bien différent de celui de Monchefnay. » (*Walckenaer*.) La Fontaine ne fit point imprimer cette Ballade.

P. 114, vers 8. *Urgande Desconnue*. On lit dans *Amadis* (les Princes de l'Amour) :

Chapitre XI. « Comment Urgande la Decounue, à laquelle on ne songeait pas, prouva qu'elle songeait à ses protégés, en survenant la veille des noces. »

BALLADE SUR UNE VIEILLE FILLE, p. 116.

*Ceuvres diverses de M. Rousseau.* Nouvelle édition. A Bruxelles; aux dépens de la Compagnie, M. DCC. XLI.

BALLADE DU VIEUX TEMPS, p. 118.

*Poésies complètes de Sainte-Beuve.* Paris, Charpentier & Cie, 1869. In-12.

Ce petit poème de Sainte-Beuve n'est qu'un tronçon de Ballade. Le XIX<sup>e</sup> siècle est peu riche en Ballades. Nous aurions voulu mettre parmi nos pièces de choix un poème à refrain d'Alfred de Musset, celui que le poète attribue à sa Carmosine. Mais ce morceau n'a de la vieille Ballade que le refrain & un certain air d'archaïsme. On en jugera; voici ce poème :

*V'a dire Amour, ce qui cause ma peine,  
A mon seigneur, que je m'en vais mourir,  
Et, par pitié, venant me secourir,  
Qu'il m'eût rendu la Mort moins inhumaine.  
A deux genoux je demande merci.  
Par grâce, Amour, va-t'en vers sa demeure.  
Dis-lui comment je prie & pleure ici,  
Tant & si bien qu'il faudra que je meure*



*Tout enflammée, & ne sachant point l'heure  
Où finira mon adoré souci.  
La Mort m'attend, & s'il ne me relève  
De ce tombeau prêt à me recevoir,  
J'y vais dormir, emportant mon doux rêve;  
Hélas ! Amour, fais-lui mon mal savoir.*

*Depuis le jour où le voyant vainqueur,  
D'être amoureuse, Amour, tu m'as forcée,  
Fût-ce un instant, je n'ai pas eu le cœur  
De lui montrer ma craintive pensée,  
Dont je me sens à tel point oppressée,  
Mourant ainsi, que la Mort me fait peur.  
Qui sait pourtant, sur mon pâle visage,  
Si ma douleur lui déplairait à voir !  
De l'avouer je n'ai pas le courage.  
Hélas ! Amour fais-lui mon mal savoir.*

*Puis donc, Amour, que tu n'as pas voulu  
À ma tristesse accorder cette joie,  
Que dans mon cœur mon doux seigneur ait lu,  
Ni vu les fleurs où mon chagrin se noie,  
Dis-lui du moins, & tâche qu'il le croie,  
Que je vivrais, si je ne l'avais vu.  
Dis lui qu'un jour, une Sicilienne  
Le vit combattre & faire son devoir.  
Dans son pays, dis-lui qu'il s'en souvienne,  
Et que j'en meurs, faisant mon mal savoir.*

(Carmosine, acte II, scène VII.)

BALLADES DE THÉODORE DE BANVILLE,  
p. 120 et suivantes.

*Gringoire*, comédie en un acte, en prose, par Théodore de Banville. Paris, Michel Lévy. In-12.

Théodore de Banville. *Trente-six Ballades joyeuses*. Paris, Alphonse Lemerre, éditeur, 1873. In-12.

BALLADE DES ENFANTS SANS SOUCI, p. 130.

*Le Parnasse contemporain*. Recueil de vers nouveaux. Deuxième série, 1869-71. Paris, Alphonse Lemerre, M. DCCC. LXX. In-8°.

BALLADE DE L'AMANT INQUIET, p. 132.

Inédite.



## APPENDICE

---

### LES RÈGLES DE LA BALLADE

#### I

Or sera dit & escript cy-apres la façon des Balades ; & premierement est assavoir qu'il est Balade de huit vers dont la rubrique est pareille en ryme au ver antequent, & toutefois que le derrain mot du premier ver de la Ballade est de trois sillabes, il doit estre de onze piez, si comme il sera veu par exemple cy-apres, & se le derrenier mot du second ver n'a que une ou deux sillabes, ledit ver sera de dix piez ; & se il y a aucun ver coppé qui soit de cinq piez, celui qui vient après doit estre de dix.

Exemple sur ce qui dit est :

#### BALADE DE HUIT VERS COUPPEZ.

*Je hez mes jours & ma vie dolente,  
Et je maudis l'heure que je fu nez ;  
Et à la mort humblement me presente*

*Pour les tourmens dont je suy fortunez ;  
 Je hez ma conception,  
 Et si maudi ma consellacion,  
 Où fortune me fist naistre premier,  
 Quand je me voy de touz maulx prisonnier.*

Et est ceste Balade léonine par ce qu'en chascun ver elle emporte syllabe entiere, aussi comme *dolente & presente ; conception & consellacion.*

## AUTRE BALADE.

*De tous les biens temporelz de ce monde  
 Ne se doit nulz roys ne fires clamer,  
 Puisque telz sont que fortune sur onde,  
 Qui par son droit les puet souldre & embler ;  
 Le plus puissant puet l'autre désertier,  
 Si qu'il n'est roy, duc, n'empereur de Romme,  
 Qui en terre puißt vray tiltre occuper  
 Ne dire sien, fors que le sens de l'omme.*

Cette Balade est moitié léonine & moitié sonant, si comme il appert par *monle* ; par *onde* , par *omme* , par *Romme* , qui sont plaines syllabes & entieres. Et les autres sonans tant seulement, où il n'a point entiere syllabe, si comme : *clamer* & *oster* , où il n'a que demie syllabe, ou si comme seroit *présentement* & *innocent* . Et ainssi ès cas semblables puet estre congneu qui est léonine ou sonnant.

Exemple de Balade de neuf vers toute leonyne :

*Vous qui avez pour passer vostre vie,  
 Qui chascun jour ne fait que desenir,  
 Vous vivez frans, sans viande ravie.  
 Se du vostre vous povez maintenir,  
 Or vous vueilliez du serf lieu tenir,  
 Oï plusieurs par convoitise  
 Ont perdu corps, esperit & franchise ;  
 C'est de servir autrui, dont je me lasse.  
 Vieillessec vient, guerdon faulx, temps se passe.*

Exemple de Balade de dix vers, de dix & onze syllabes :

Et se doit-on toujours garder, en faisant Balade qui puet, que les vers ne soient pas de mesmes piez, mais doivent estre de neuf ou de dix, de sept ou de huit ou de neuf, selon ce qu'il plaist au faiseur sanz les faire touz égaux, car la Balade n'en est pas si plaifante ne de si bonne façon.

#### AUTRE BALADE.

*Pour quoy fina par venin Alixandre,  
 Qui si puissans fu & si fortunez  
 Que le monde soubmist en aage tendre,  
 Et commença quinze ans puis qu'il fu nez  
 A conquerir : comment fu destinez  
 Cilz qui conquist Ynde, ce fut Pompée,  
 Après Thessale ot la teste couppée;  
 Et Égipte le fist ly roys senir*

*Tholomée par traïson dampnée :*  
*Toudis avient ce qu'il doit avenir.*

## AUTRE BALADE.

*Depuis que le diluge fu*  
*Et que les cinq citez fondirent*  
*Par leur pechié, par ardent fu,*  
*Que Loth & sa femme en yssirent;*  
*Ne puis que les prophetes dirent*  
*Les maulx dont ly mons servit plains,*  
*Près de la fin li noms Dieu vains,*  
*Et sa loy escandalifée,*  
*Ne fut li termes si prochains*  
*D'estre monarchie muée.*

Balade equivoque, rétrograde & léonine.

Et sont les plus fors Balades qui se puissent faire car il convient que la dernière syllabe de chacun vers soit reprise au commencement du vers ensuivent, en autre signification & en autre sens que la fin du vers précédent; & pour ce sont telz mos appelez equivoques & retrogrades; car en une meisme semblance de parler & d'escripture, ilz huchent & baillent signification & entendement contraire des mos derreniers mis en la rime, si comme il apparra en ceste couple de Balade mise cy apres.

## AUTRE BALADE.

*Lasse ! lasse ! malencontreuse & dolente,*  
*Lente me voy, fors de souspirs & plains.*

*Plains sont mes jours d'ennuy & de tourmente.  
Mente qui veult, car mes cuers est certains ;  
Tains jusqu'à mort, & pour celli que j'ains,  
Ains mais ne fut dame si fort atainte,  
Tainte me voy, quand il m'ayme le mains.  
Mains, entendez ma piteuse complainte.*

Et convient que toutes les couples se finissent par le maniere deffurdiée tout en equivocation rétrograder ou autrement elle ne feroit pas d'ice ne réputé pour équivoque ne rétrograde, supposé ore que le derrenier du ver se peust reprendre à aucun entendement du ver ensuivant, se il ne reprenoit toute autre chose que le precedent.

Autre Balade de neuf & de huit piez, & de huit vers de ryme pareilles ce semble par la maniere de l'escripre, qui est une mesme escripture, & par lettres semblables.

Et ne se pourroit cognoistre que par la maniere de prononcer en langue françoise, car les mos sonnent par la prononciation l'un mot une chose & l'autre une autre; & ainsi semble que nous avons deffault de lettres, selon mesmes les Hebreux; & apparra ci-après par la lecture. Item en la diée Balade à envoy. Et ne les fouloit on point faire anciennement fors ès chansons royaulx, qui estoient de cinq couples, chascune couple de dix, onze ou douze vers, & de tant se pueient bien faire & non pas de plus par droiée regle. Et doivent les envois d'icelles chansons, qui se commentent par *princes*, estre de cinq vers entez par ceulx aux

rimes de la chançon sanz rebrigue; c'est assavoir deux vers premiers, & puis un pareil de la rebriche; & les deux autres suyvens les premiers, d'eux concluans en substance l'effect de ladiet chançon & servans à la reoriche. Et l'envoy d'une Balade de trois vers ne doit estre que de trois vers aussi, contenant sa matiere & servant à la rebriche, comme il fera dit cy-après.

## AUTRE BALADE.

*Chascuns se plaint, chascuns ordonne  
Sur ce que Dieux a ordonné;  
Ly uns dit, quand il pluet ou tonne:  
Que n'a Dieux le beau temps donné!  
Las! c'est trop pleu & trop tonné,  
S'il fait chant on souhaide froit:  
Pourquoy est-on si mal sené?  
Encor est Dieux où il fouloit.*

## L'ENVOY.

*Princes, chascuns veult mettre bonne  
Aux euvres Dieu qui tout voit;  
C'est péchiez: sa justice est bonne:  
Encor est Dieux où il fouloit.*

## D'autres Balades de sept vers.

Item encores puet l'en faire Balades de sept vers, dont les deux vers sont tousjours de la rebriche, si comme il puet apparoir cy après:



## BALADE.

*Parfondement me doy plaindre & plourer  
Et regreter des neuf preux la vaillance,  
Car je voy bien que je ne puis durer;  
Confort me fuit, honte vers moy s'avance;  
Convoitise met en arrest sa lance,  
Qui me destruit mon plus noble país.  
Preux Charlemaine, se tu fustes en France  
Encor y fust Roland, ce m'est advis.*

*Alixandre, qui ot à justicier  
Tout le monde par sa bonne ordonnance,  
Quant il sçavoit un poure chevalier,  
Armes, chevaulx li donnoit & finance;  
Pour sa bonté li faisoit révérence.  
De ce faire sont les plus haultx remis.  
Preux Charlemaine, se te fusses en France  
Encor y fust Roland, ce m'est advis.*

*Car chascun jour me fault amenuiser  
Par le défaut de vraye congnoissance,  
Et par déduit qui tient en son dangier  
Cil qui doit en moy mettre deffense,  
Par le jeune conseil qu'il a d'enfance,  
Dont Roboam fut convaincu jadis.  
Preux Charlemaine, se tu fustes en France  
Encor y fust Roland, ce m'est advis.*

## AUTRE BALLADE

*S'Édor li preux, Cesar & Alixandre,  
 Deyphile, Tantha, Semiramis,  
 David, Judas Machabée, qui tendre  
 A subjuguier voudrent leurs ennemis,  
 Josué, Panthasillée,  
 Ypolite, Thamaris l'onourée,  
 Artus, Charles, Godefroy de Buillon,  
 Marsoppe, Ménalope, dit l'on,  
 Et Synope qui eurent corps crueux,  
 Revenoient tout en leur region,  
 Du temps qui est seroient merveilleux.*

## L'ENVOY.

*Princes, se ceuls qui orent si grand nom  
 N'eussent tendu à ce qui estoit bon,  
 Leur renom fust en ce monde douteux;  
 Or ont bien fait, & pour ce les loe on;  
 Mais se tout vir povoient par raison,  
 Du temps qui est seroient mervsilleux.*

(*L'Art de didier & de fere Chançons, Balades, Virelais & Rondeaux*, dans les Poésies morales & historiques d'Eustache Deschamps, publiées pour la première fois par G.-A. Crapelet, imprimeur. Paris, M<sup>DC</sup>CCXXXII.)

## II

La Balade est Poème plus graue que nul des precedens (Sonnet & Rondeau), pour ce que de son origine

s'adreffoit aux Princeſſes, & ne traitoit que matieres graues & dignes de l'aureille d'un roy. Avec le temps empireur de toutes choſes, les Poëtes François l'ont adaptée à matières plus legeres & facecieuſes, en forte qu'aujourd'huy la matiere de la Balade eſt toute telle qu'il plaift à celuy qui en eſt auteur. Si eſt elle neantmoins moins propre à facecies & legeretez.

Sa forme eſt telle qu'elle contient trois coupletz entiers, & un epilogue communement appellé Enuoy. Les trois coupletz doyuent auoir tous autant de vers les uns comme les autres, & vnifones en ryme: car s'ilz font de different ſon, ia la bonne part de la grace que doit auoir la Balade, eſt eſgarée. Le nombre des vers en chaſque couplet eſt huittain ou dizain, par fois ſeptain ou vnzain... L'enuoy ou epilogue meſure le nombre de ſes vers à la forme du couplet: car ſi le couplet eſt huittain, l'Enuoy ſera quatrain. Si le couplet ha dis vers, l'epilogue en aura cinq plus communement: aucuns fois ſept. S'il eſt vnzain, l'Enuoy ſera icy de cinq, là de ſix, ailleurs de ſept vers. Et ſi le couplet a douze vers, comme tu en trouueras, en aucunes Balades de Marot, l'Enuoy en doit auoir ſept pour legitime propoſition. Voyla quant au nombre des vers: mais quant à la ryme, tu entens aſſez ſans mon auertiffement, qu'à raiſon de l'analogie, les vers de l'Enuoy, en quelque nombre qu'ils ſoyent, doyuent reſembler en ſon, autant des derniers du couplet, qu'ilz font en leur nombre: comme ſi l'epilogue a cinq vers, ces cinq doyuent eſtre vnifones aux cinq derniers de chaſque couplet precedent, & ainſi en plus

grand nombre. Mais sur tout fault que tu auises au dernier vers du premier couplet, qu'on appelle Refrain, pource qu'il se repete entier en la fin de chascue couplet, & de l'Enuoy de mesme. Repete di-ie, non comme au Rondeau simple ou double, auquel la repetition du vers ou hemistiche est abondante, c'est à dire qu'elle ne diminue point le nombre des vers autrement requis au couplet, ains est supernumeraire. Mais en la Balade le refrain repeté est conté pour vn des vers constituaus le couplet, comme tu peuz voir en ceste Balade de Marot :

*Quand Neptunus puissant Dieu de la mer  
Cessa d'armer Carraques & Galées,  
Les Gallicans bien le deurent aymer,  
Et reclamer ses grans vndes salées :  
Car il voulut en ces basses vallées  
Rendre la mer de la Gaule hautaine  
Calme & paisible ainsi qu'une fontaine.  
Et pour oster Matelots de souffrance,  
Faire nager en ceste eau clere & saine  
Le beau Dauphin, tant désiré en France.*

*Nymphes des bois pour son nom sublimer  
Et estimer, sur la mer son allées :  
Si furent lors, comme on peut presumer  
Sans escumer les vagues rauallées :  
Car les forts vents heurent gorges halées,  
Et ne souffloyent sinon à douce halene,  
Dont Mariniers vogoient en la mer pleine,  
Sans craindre en rien des orages l'outrance :*

*Bien preuoyans la paix que leur amene  
Le beau Dauphin, tant desiré en France.*

*Monstres marins veit on lors affommer  
Et consommer tempestes deuallées:  
Si que les nez sans crainte d'abymer  
Nageoient en mer à voiles auallées.  
Les grans poissons faisoient saulz & halées,  
Et les petits d'une voix fort sereine  
Doucelement avecque la Sereine  
Chantoient au iour de sa noble naissance,  
Bien soit venu en la mer souveraine  
Le beau Dauphin tant desiré en France.*

*Prince marin, fuyant œuvre vilaine  
Ie te supply, garde que la Baleine,  
Au Celerin plus ne face nuisance,  
Affin qu'on aime en ceste mer mondaine  
Le beau Dauphin, tant desiré en France.*

Tu trouueras d'autres Balades à double refrain, l'un repeté au mylieu du couplet, & l'autre à la fin : comme en la Balade de Marot à Frere Lubin : & ceste maniere de refrain double, est autant rare que plaisante. La Balade au demourant se fait de vers de huit & dix syllabes mieux & plus communément. Mais tiens toujours en memoire ceste regle generale, que le vers de huit syllabes est né seulement pour les choses legeres & plaisantes. Note conséquemment quant au fait de la Balade, que sa premiere vertu & perfection est, quand

le refrain n'est point tiré par les cheueux pour rentrer en fin de couplet : mais y est repeté de mesme grace & connexion que je t'ay dit au chapitre precedent estre requise à la reprise du Rondeau.

L'Enuoy commence quasi tousiours par ce mot, Prince, si la Balade dresse à homme ; & par, Princeſſe, si à femme, d'où tu peuz congnoître la maieſté & pris d'elle. Cela toutesfois n'est tant necessaire que tu ne trouues en beaucoup d'Enuoyſ ces mots laissez pour autres mieulx à propos qui ayent pareille ou meilleure harmonie.

Toute telle difference y a-il entre le Chant Royal & la Balade, comme entre le Rondeau & le Triolet. Car le Chant Royal n'est autre chose qu'une Balade surmontant la Balade commune en nombre de couplez, & en grauité de matiere. Aussi s'appelle-il Chant Royal de nom plus graue : ou a cause de sa grandeur & maieſté, qu'il n'appartient estre chantée que deuant les Roys : ou pour-ce que veritablement la fin du Chant Royal n'est autre que de chanter les louanges, préeminences & dignitez, des Roys, tant immortalz que mortelz : comme il est à presumer que la Balade ayt esté ainſi nommée à cause du bal, auquel se peult croire que par son chant se souloit accommoder au temps de son origine. Mais afin que tu ne me dies curieux d'étymologies (qui touchent toutesfois de bien pres la force & substance de la chose), ie me contenteray de ce peu, que ie t'en ay dit, pour t'auiſer au reste que le plus souuent la matiere du Chant Royal est vne allegorie obscure enueloppant soubz son voyle la louange

de Dieu ou Déesse, Roy ou Roïne, Seigneur ou Dame ; laquelle autant ingenieusement deduite que trouuée, se doit continuer iusques à la fin le plus pertinemment que faire se peut : & conclure en fin ce que tu pretens toucher en ton allegorie avec propos & raison. Sa structure est de cinq couplets vnifones en ryme, & esgaux en nombre de vers, ne plus ne moins qu'en la Ballade : & d'un Enuoy de moins de vers fuyuant la proportion mentionnée au chapitre précédent. Mais il a plus de certitude, car peu de Chans Royaux trouueras tu autres que de onze vers au couplet, & consecutiuellement de sept à l'Enuoy, ou de cinq, selon que l'interpretation de l'allegorie requiert. Car coustumierement l'Enuoy du Chant Royal porte la declaration de l'allegorie qui y a esté deduite, & par là cognoit ou si pertinemment & proprement la similitude de l'allegorie estre accomodée à ce que declare l'Enuoy. Lequel ainsi comme en la Balade commence par ce mot, Prince : & repete avec congrue & pertinente conclusion le refrain qui aura par deuant finy chascun des cinq couplets de mesme propriété & coherence que l'ay dit en la Balade...

Retien que tu ne liras point de Chant Royal fait d'autres vers que de dix syllabes. Note d'auantage, que l'elegance & pertinente deduction de l'allegorie est la premiere vertu du Chant Royal : la seconde, la coherence du refrain à chaque couplet.

Or liras tu en Marot entre ses œuvres des tiltres d'autres chantz : chantz pastouraux, chantz nuptiaux, chantz de joye, chantz de folleie, & semblables intitulés

ainfi plus à l'aventure à l'arbitre de l'imprimeur, que fuyuant la phantafie de l'auteur. Quoy que foit, retien ce pendant que le Chant Royal eft le premier & fouuerain entre touz les chantz : & que les autres ne fe font qu'à l'ombre & imitation de luy. Ainfi en trouueras tu les vns en forme de Ballade : les autres en façon d'epigramme, & d'autres en formes de dizains ou huytains feparez, fans nombre affeuré, ne ryme certaine. Qui en refrain double, qui avec refrain fimple : qui fans l'un ne l'autre. Pourtant voulant faire chant autre que Royal, fay-le de la forme que tu penferas la plus commode & propre à la matiere dont tu l'entreprendras bafir : & tu n'y feras faulte digne de reprehenfion, mais que tu te propofes l'analogie par tout recommandée par moy icy dedans, & ce decore tant inculque par Horace au difcours de fon *Art poétique*.

(*Art poétique françois, pour l'instruction des icunes ftudieux, & encor pour auancez en la Poëfie Françoisse...*  
A Paris. Par la veufue François Regnault, 1555.)

Cet *Art poétique* eft de Thomas Sibilet.

### III

La Ballade peut être écrite en vers de dix fyllabes (avec césure après la quatrième fyllabe) ou en vers de huit fyllabes.

Elle peut commencer par un vers mafculin ou par un vers féminin...



La Ballade en vers de dix syllabes n'est autre chose qu'un poëme formé de trois Dizains écrits sur des rimes pareilles. Après les trois Dizains vient, — non une quatrième strophe, mais une *demi-strophe* de cinq vers, appelée *Envoi*, & qui est comme la seconde moitié d'un quatrième Dizain qui serait écrit sur des rimes pareilles à celles des trois premiers Dizains.

La Ballade en vers de huit syllabes n'est autre chose qu'un poëme formé de trois Huitains écrits sur des rimes pareilles. Après les trois Huitains vient, — non une quatrième strophe, mais une *demi-strophe* de quatre vers, appelée *Envoi*, & qui est comme la seconde moitié d'un quatrième Huitain, qui serait écrit sur des rimes pareilles à celles des trois premiers Huitains.

L'*Envoi*, classiquement, doit commencer par le mot : *Prince*, & il peut aussi commencer par les mots : *Princesse*, *Roi*, *Reine*, *Sire* ; car, au commencement, les Ballades, comme tout le reste, ont été faites pour les rois & les seigneurs. Il va sans dire que cette règle, même chez Gringore, Villon, Charles d'Orléans & Marot, subit de nombreuses exceptions, car on n'a pas toujours sous la main un prince à qui dédier sa Ballade. Mais enfin telle est la tradition. Dans l'*Envoi* qui termine les Ballades, ces mots : *Prince*, *Princesse*, *Roi*, *Reine*, *Sire*, sont souvent aussi employés symboliquement, pour exprimer une royauté tout idéale ou spirituelle. C'est ainsi qu'on dira : *Prince des cœurs* ou *Reine de Beauté*, en s'adressant au Dieu Amour ou à quelque dame illustre.

La Double Ballade n'est autre chose qu'une Ballade qui renferme six Dizains sur des rimes pareilles ou six Huitains sur des rimes pareilles au lieu de trois Dizains ou de trois Huitains seulement dont se compose la Ballade ordinaire, — & qui, communément, ne se termine pas par un *Envoi*...

De tous les poèmes français, la Ballade, simple ou double, est celui peut-être qui offre les plus redoutables difficultés, à cause du grand nombre de rimes pareilles, concourant à exprimer les aspects divers d'une pensée ou d'un sentiment uniques qu'il faut imaginer & voir à la fois. Mais c'est ici l'occasion de révéler un secret de Polichinelle. Pour la composition de la Ballade, il y a un moyen mécanique d'un emploi sûr, avec lequel on peut impunément se passer de tout génie & qui supprime toutes les difficultés. Il consiste simplement à composer en une fois (sans s'inquiéter du reste) la seconde moitié des trois Dizains & l'*Envoi*, & en une autre fois la première moitié des trois Dizains, — puis à raccorder le tout. Seulement, en employant ce moyen, on est sûr de faire une mauvaise — irrémédiablement mauvaise Ballade !

J'ai à peine besoin de dire en terminant que les poèmes intitulés *Ballades* par Victor Hugo dans ses *Odes & Ballades*, par analogie avec des poèmes appelés *Ballades* dans des pays autres que la France, ne peuvent raisonnablement s'appeler en France des *Ballades*. Car dans une même langue, le même mot ne peut servir à désigner deux genres de poèmes absolument différents l'un de l'autre ; & pour le

mot *Ballade* en France, depuis longtemps la place était prise.

(*Petit traité de Poésie française*, par Théodore de Banville, Bibliothèque de l'Écho de la Sorbonne.)





## INDEX DES AUTEURS

---

- BANVILLE (Théodore de), 120, 122, 124, 126, 128.  
BEAULIEU (Eustorge de), 74.  
BOUCHET (Jehan), 76.  
BUSSY-RABUTIN (Roger, comte de), 98.  
CHARLES D'ORLÉANS, 34, 37, 39, 41, 43.  
CHARTIER (Alain), 28, 30, 32.  
CHRISTINE DE PISAN, 18, 20, 22, 24, 26.  
CRÉTIN (Guillaume), 67.  
DESCHAMPS (Eustache), 9, 11, 13, 16.  
DESHOULIÈRES (Madame), 111.  
FABRI (Pierre), 64.  
FROISSART (Jehan), 1, 3, 5.  
GLATIGNY (Albert), 130.  
GRINGOIRE (Pierre), 78.  
LA FONTAINE (Jean de), 100, 104, 106, 109, 114.

- LA TRÉMOUILLE. (Guy de), 7.  
MAROT (Clément), 82, 85, 87, 89.  
MAROT (Jehan), 70, 72.  
PLESSIS (Frédéric), 132.  
ROUSSEAU (Jean-Baptiste), 116.  
SAINT-GELAIZ (Octavien de), 59.  
SAINT-GELAIS (Mellin de), 80.  
SAINT-EUVE (Charles-Augustin), 118.  
SARRASIN (Jean-François), 94, 96.  
VACHOT (Pierre), 62.  
VILLON (François), 45, 47, 50, 52, 55, 57.  
VOITURE (Vincent), 91.



## INDEX DES BALLADES

---

<i>Affaire eussions du bon duc de Bourgogne. . . . .</i>	26
<i>A qui mettoit tout dans l'Amour. . . . .</i>	118
<i>Au beau Monsieur de Neuf-Germain. . . . .</i>	91
<i>Aux pauvres gens tout est peine &amp; misere. . . . .</i>	122
<i>Ayez pitié des enfants fans souci. . . . .</i>	130
<i>Car France est cimetiére aux Anglois. . . . .</i>	62
<i>Car vous n'aviez riens quand vous fustes nez . . .</i>	28
<i>C'est le verger du roi Louis. . . . .</i>	120
<i>Comme lors fut mon aventure. . . . .</i>	43
<i>De jour en jour vo beauté renouvelle. . . . .</i>	9
<i>De refuser ami si gracieux. . . . .</i>	22
<i>De veoir France que mon cueur amer doit . . . .</i>	37
<i>En ceste foy, je vueil vivre &amp; mourir. . . . .</i>	52
<i>En ciel un Dieu, en terre une Déesse . . . . .</i>	7
<i>En demonstrent qu'elle n'est pas estable. . . . .</i>	31
<i>En paine, souffry &amp; douleur. . . . .</i>	41

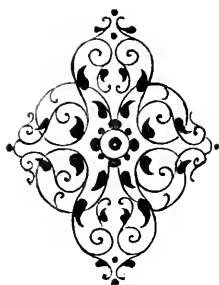
<i>En puissiez vous dans cent ans autant faire. . . . .</i>	109
<i>Escobar fait un chemin de velours. . . . .</i>	104
<i>Est désiré dans le plus haut des Cieux. . . . .</i>	132
<i>Et les prelatz, que font ilz? grosse ehere. . . . .</i>	74
<i>Faïdes semblant de jamais n'y veoir goutte. . . . .</i>	67
<i>Frere Lubin ne le peult faire. . . . .</i>	87
<i>J'aime les filles de Chalons. . . . .</i>	124
<i>Je me plais aux livres d'amour. . . . .</i>	100
<i>Je n'ai nul bien, se je ne dors. . . . .</i>	3
<i>Je voi affés, puisque je voi ma dame. . . . .</i>	1
<i>Il ne faïd pas ce tour qui veult. . . . .</i>	70
<i>Il n'est que d'estre bien couché. . . . .</i>	85
<i>Il n'est rien tel que d'aimer. . . . .</i>	98
<i>Il n'est trésor que de vivre à son aise. . . . .</i>	45
<i>L'ame du bon feu maïstre Jehan Cotard. . . . .</i>	50
<i>Le bon Dieu gard' ma commère Alizon. . . . .</i>	126
<i>Le mal d'Amour est le plus rigoureux. . . . .</i>	106
<i>Le pays de Caux est le pays de Cocagne. . . . .</i>	94
<i>Les médifans qui veulent tout sçavoir. . . . .</i>	20
<i>Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre. . . . .</i>	47
<i>Mais on font les neiges d'antan. . . . .</i>	55
<i>Mes amours durent en tout temps. . . . .</i>	89
<i>M'ont pluïfours fois en pensant resjoï. . . . .</i>	5
<i>Ne que monnoye qu'on descrie. . . . .</i>	57
<i>On aime eneor comme on aimoit jadis. . . . .</i>	114
<i>On n'aime plus comme on aimoit jadis. . . . .</i>	111
<i>Plourez, plourez, flour de chevalerie. . . . .</i>	16
<i>Pour accomplir leur bonne volonté. . . . .</i>	18
<i>Pour le plaisir d'une jeune fillette. . . . .</i>	82
<i>Priez pour paix, le vray tresor de joye. . . . .</i>	34



---

<i>Pure licorne expellant tout venin. . . . .</i>	64
<i>Que justice est des sainctz cieux procedée. . . . .</i>	78
<i>Qu'il n'est rien tel que d'enlever. . . . .</i>	96
<i>Qui par son mal a sa foiblesse apprise. . . . .</i>	80
<i>Riche amoureux a tousiours l'avantage. . . . .</i>	72
<i>Seulette suis, senz ami demourée. . . . .</i>	24
<i>Si sais-je aussi d'amours, aussi de Dame. . . . .</i>	32
<i>Sur le dur lià d'ennuieuse pensée. . . . .</i>	39
<i>Tost deperist pusillanimité. . . . .</i>	59
<i>Très bien monté, puis soudain sans cheval. . . . .</i>	76
<i>Va à la court, &amp; en use souvent. . . . .</i>	11
<i>Vide ton<sup>e</sup> verre &amp; baise la maîtresse. . . . .</i>	128
<i>Vieille femme est un remede à l'Amour. . . . .</i>	116
<i>Vieillesce est fin, &amp; jeunesse est en grace. . . . .</i>	13





ACHEVÉ D'IMPRIMER

*le 15 Février mil huit cent soixante-seize*

PAR J. CLAYE

POUR

ALPHONSE LEMERRE, LIBRAIRE

*A PARIS*

